

N° 24

BIMESTRIEL
OCTOBRE-
NOVEMBRE 1998
33 FF - 240 FB
11 FS - 7 \$ CAN

Figurines

tradition actualité technique

ISSN 1259-0312



Ave Caesar !

16 pages
de plus!

(Sans augmentation de prix)

M 4692 - 24 - 33,00 F - RD





Le coin du débutant

(24^e partie)

LA PEINTURE À L'HUILE (2)

Nous terminerons (provisoirement) aujourd'hui le chapitre consacré à la peinture à l'huile par l'évocation de produits et techniques complémentaires et en disant un mot de quelques « pionniers » qui établirent des règles de bases toujours efficaces de nos jours.

Jean-Pierre DUTHILLEUL

J'ai dit précédemment ma réticence à mélanger quelque produit que ce soit à la peinture. Cependant, dans certains cas (glacis, robes de chevaux, cuirs), cela peut être intéressant.

Médiums et diluants

L'huile de lin ou d'œillette, l'essence de térébenthine, le white spirit sont des médiums, mais on les range plutôt dans la catégorie des diluants, (le dernier cité étant parfait pour nettoyer les pinceaux).

Le médium à peindre est un excellent liant des poudres métalliques, sa dureté et sa brillance feront merveille. Deux produits sont recommandables pour cela, le médium à peindre de



chez Lefranc & Bourgeois et le Liquin de chez Winsor, plus épais.

Le vernis

Faut-il vernir une figurine peinte à l'huile ? Dans la plupart des cas, et sauf si vous recherchez un effet « soldat ancien » pour lequel il vaudra mieux alors adopter d'emblée une technique de peinture naïve, voire frustrée et employer des peintures à maquettes brillantes, la figurine restera en l'état.

Certains cependant choisissent d'appliquer un vernis, le plus souvent mat, pour unifier ou supprimer le rendu naturellement satiné d'une peinture à l'huile. Un tel emploi est toujours un peu délicat mais on peut parvenir à un très beau résultat. Le vernis doit être appliqué sur la pièce bien sèche et avec parcimonie car l'excès se traduit par des dépôts grisâtres dans les creux, l'attrait de votre pièce s'en trouvant fortement compromis. En outre, il faut savoir qu'un vernis légèrement tiède et toujours plus efficace. Pas la peine cependant de le placer dans un four (tous ces produits sont très inflammables), mais un petit séjour sous votre lampe de travail suffira à l'amener à température correcte, à le chamber comme diraient les céologues !

Le brossage à sec

Le brossage à sec (*dry brush* en anglais) est une forme de glacis, uniquement localisé au niveau des reliefs. Là encore, on utilise un pinceau à poils durs et usés, enduit de très peu de peinture mais très couvrante. La pointe des poils du pinceau effleure les reliefs qui se chargent plus ou moins, suivant la densité d'imprégnation. Les meilleurs brossages à secs sont ceux qui se succèdent les uns après les autres et non ceux obtenus en un seul passage. Un second brossage sera pratiqué sur un précédent bien sec et ainsi de suite, jusqu'à l'obtention d'un résultat fin et naturel, sans surcharge. Il faut aussi savoir s'arrêter à temps, car le procédé ne doit pas être perceptible. Cette

Ci-contre, à gauche.

« Draconarius Romain », scratch intégral de Jean-Claude Leturc, dont chaque création était attendue comme un événement.

Ci-contre, à droite.

« Cantinière », cette pièce du Cimier trouve en Jean-François Meysters un parfait défenseur qui sait y insuffler toute la finesse dont il est capable.

Ci-dessus.
« Descente de rivière », de Victor Van Hoegarden.
En plus d'une peinture sans défaut, le décor de cette saynète a été particulièrement soigné.
(Andrea 54 mm)

technique permet de mettre en valeur certaines textures ou granulométries (poils, grains de terrain, écorces, éléments de décors, etc.).

Le classicisme de l'huile

Depuis trois ans que nous vous avons exposé les bases de la peinture à l'huile (cf. *Figurines n° 7*), un sujet revient très souvent dans votre courrier : quelle est la bonne méthode pour peindre une figurine à l'huile ? Question fleuve s'il en est car les techniques sont aussi diverses que les figurinistes eux-mêmes, chacun ayant patiemment mis au point un style, plus ou moins évolutif, et fruit de son expérience car, disons-le, rien ne peut remplacer le travail personnel, même s'il faut toujours être à l'affût de « ce qui se fait ».

Il n'est pas trop tôt donc pour revenir sur le sujet, une révision des données n'étant jamais à dédaigner.





gner. Notons au passage qu'un pourcentage majeur des figurinistes travaille seul, sans pratiquement aucun contact avec des collègues passionnés (au sein d'un club, par exemple). C'est la situation idéale pour... prendre de mauvaises habitudes ou dévier par trop des principes qui ont fait leurs preuves!

Les règles des « écoles »

Ces règles de base sont pour l'essentiel, issues de « l'école » anglaise, puis belge (dont je suis un pur produit, pardon à mes Maîtres de les avoir si mal servis). Je salue au passage la mémoire de l'un de ceux-ci, Fernand Nicolas, à qui je dois tant et qui vient de nous quitter prématurément. Outre celui-ci, il me faut citer Victor Van Hoegarden, Robert Coen, Jean Claude Leturc, Michel Hupet, Fernand Backart, Roland Denis, Robert Guillaume puis, plus tard, Jean-François Meysters, Guy Casier et bien d'autres encore qu'il serait trop long de citer mais qui furent à un moment ou à un autre des pères ou des frères spirituels pour moi, souvent très sévères mais toujours de bon conseil.

Cette école belge était l'héritière en ligne directe de sa devancière britannique, dont les membres les plus éminents venaient dispenser leur savoir dans cet antre bruxellois constitué par le magasin la *Heaumerie du Casque d'or*, aux destinées duquel le regretté Jean Oyos présidait (tout cela fait un peu ancien combattant je l'admets, mais il faut rendre hommage à ceux qui ont modelé un tant soit peu ce que l'on est devenu). Si l'on peut résumer ces théories, d'un classicisme pur et dur, je citerais dans l'ordre :

- **Ébarbage parfait** (manieque même).
- **Sous couche d'un blanc mat très pur**
- **Couche de base à l'huile**, sans pratiquement aucun additif ou médium (parfois un soupçon de Liquin de chez Winsor), cette couche étant tirée au maximum, de préférence au pinceau plat.

L'emploi de la couche de base colorée était très peu répandu à l'époque, ce qui ajoutait un peu au satiné du rendu final. La pratique de cette sous-couche colorée a acquis désormais un maximum de grands figurinistes. Il ne s'agit pas d'une perte de temps car les fonds ainsi préparés pallieront la transparence souvent excessive de la peinture à l'huile.

— **Ombre et éclairage parfaitement fondus.**

— **Finition « perlée » de la pièce** dans ses moindres détails (notamment au niveau du sol ou du socle). Une autre caractéristique de cette école était le soin apporté à la peinture des yeux, souvent surdimensionnés, mais d'une richesse de détails et de précision infinies.

L'opuscule produit par la SBF (en 1981), un classique du genre, exposait par le menu les « recettes » de chacune des branches de notre art. Il était le fruit d'une collaboration de nombre de membres du club qui était alors une extraordinaire pépinière. Comme pour n'importe quel

Ci-dessus, de gauche à droite.

« *Etendard du Rgt Colonel Général* », pièce Poste Militaire par Fernand Nicolas.

« *Chasseur de mamouths* », de Michel Hupet. On sent ici l'influence du club « La Bourguignotte », dont le maître à penser, Michel Proux, est encore trop méconnu.

« *Hussard hongrois* », de Jean-Claude Jaumain, lui aussi, un grand des années quatre-vingts.

ouvrage théorique, tout était extrêmement codifié et il était de mauvais ton de sortir des rails.

Cela eut un peu pour effet de stéréotyper les productions issues de cette école, mais les pièces étaient d'un tel niveau que bien peu songeaient alors à remettre en cause les préceptes sacrés (ajoutons que les figurines du commerce étaient loin d'être comparables à ce qu'elles sont devenues, c'est à dire aussi nombreuses que diverses, et on voyait de ce fait beaucoup plus de créations et de transformations).

De l'influence des styles

Quand une idée, un style, une technique sont forts, ils font fatalement leur chemin. Parfois issus d'un groupe ou d'une individualité très forte ces écoles (dans l'ordre de leur apparition, anglaise, belge, française et maintenant espagnole), n'empêchent pas l'éclosion de talents isolés comme Bill Horan ou Mike Taylor pour le plat d'étain, ceux-ci viennent d'un autre monde et sont quasiment inaccessibles (pour leur talent en tout cas, car ces garçons, d'un commerce chaleureux, ne renâclent pas à expliquer les secrets de leur technique, lesquelles, ainsi décortiquées, semble tomber sous le sens; mais c'est une autre affaire que de les mettre en pratique!).

Les styles doivent évoluer sinon ils se sclérosent, se répétant à l'infini. Ils doivent pour survivre s'inspirer de ce qu'il y a de meilleur dans les nouvelles écoles qui éclosent. La mode (je hais ce mot) ou le goût, ce qui revient au même, est désormais à la peinture ultra fine et fouillée, affichant une matité totale. L'acrylique des Espagnols (sans oublier Bill et ses Humbrol, à mon avis la plus grande révolution des années quatre-vingt dix) est bien sûr passée par là et il faut bien avouer que l'effet est probant. Le dilemme se pose ainsi pour les dinosaures dans mon genre : adapter sa technique à l'huile pour la faire ressembler à de la Humbrol ou à de l'acrylique ou bien franchir le pas. Certains ont choisi de poursuivre dans la voie traditionnelle, qu'ils maîtrisaient déjà, un Eric Crayston pour ne citer que lui nous démontre qu'il est possible d'approcher au plus près du mat total, sans renier la peinture à l'huile.

Une recette à l'huile

Peinture soigneusement tirée, lavis maigres, « cuisson » sous la lampe, des heures et des heures de patience et le tour est joué. On peut y ajouter l'emploi de la silice en mélange dans la peinture ou l'application de vernis mat en final, ce



Ci-dessus.

« *Officier de mamelouks* », par Robert Guillaume. Le président de l'AMC de Braine l'Alleud excellait dans ces grandes pièces, au rendu lisse, parfaitement fondu. Vainqueur dans les plus grands concours, il insufflait un enthousiasme constant au sein de son club.

qui demande aussi beaucoup de doigté on l'a vu plus haut. Au sujet du lavis, ne soyez pas chien, pratiquez-les à l'essence de térébenthine rectifiée et neuve, en effet, le pot d'essence dans lequel vous rincez vos pinceaux se charge d'huile au fur et à mesure qu'il vieillit et l'effet matant devient vite irréalisable. Un petit godet simple ou double à bouchon hermétique recevra cette essence qui ne servira que pour les travaux nobles.

La caractéristique majeure de la peinture à l'huile (outre son côté satiné qui est un handicap pour beaucoup désormais) réside dans la perfection des fondus obtenus. Ceux-ci se pratiquent le plus souvent avec des peintures très concentrées, sans aucune dilution et à l'aide de pinceaux à poils courts, assez fermes, voire usés.

Le séchage lent est bien sûr un atout essentiel et j'avoue ressentir un bonheur sans partage, lors de la réalisation du fondu de deux tons s'interpénétrant. Le temps ne vous est pas compté et on a alors le sentiment de rejoindre les grands anciens, du moins dans leurs sensations. Parfois un « mûrissement » plus ou moins long des tons à fondre est conseillé pour faciliter l'osmose.

Nous voici au bout de ce qui n'est que base de départ, une vie entière ne saurait suffire à cerner la magie de la peinture à l'huile, même les Maîtres géniaux du passé n'avaient cessé de progresser et repousser toujours les limites de leur art. Si ces quelques lignes ont pu vous y inciter et vous y aider, je serai largement payé de ma peine, cela m'aidera à supporter le remord éprouvé à me redire inlassablement en un sursaut radotage!

(à suivre)



Photo © Time Machine

1 - TIME MACHINE



Photo © Time Machine

2 - TIME MACHINE



Photo © Andrea

3 - ANDREA



4 - AITNA



5 - AITNA



6 - BENEITO

Time Machine (1 - 2 - 21)

Nous vous avons présenté cette marque américaine il y a quelques temps déjà dans cette même rubrique (cf. *Figurines* n° 19) et l'on doit avouer qu'elle continue plus que gaillardement sur sa lancée. En effet son catalogue, en un peu plus d'une année d'existence, s'est considérablement étoffé, et surtout la qualité des figurines, plus que correcte à l'origine, s'est encore sensiblement améliorée. En outre, de nombreux sujets proposés nous intéressent tout particulièrement, nous Européens, comme la série consacrée aux Celtes à diverses périodes de leur histoire. Parmi les dernières références parues, nous vous proposons aujourd'hui un simple échantillon (la suite viendra dans nos prochains numéros, c'est promis !) afin de vous mettre un peu l'eau à la bouche. Commençons donc par un pilote britannique de la Grande Guerre (*photo 21*) en tenue de vol et s'apprêtant à monter dans son appareil pour aller combattre les Albatros et autres Fokker triplans alle-

mands. Cette figurine sobre mais d'excellente facture est inspirée d'une gravure de James Dietz, intitulée « Bonne Chance » et est accompagnée d'un petit décor et d'animaux familiers (poules et chien). Les deux autres références choisies pour ce numéro sont d'une part Vercingétorix (*photo 1*) à Gergovie — un sujet « bien de chez nous » avouons-le — sculpté d'après un dessin du grand Angus Mc Bride par l'Américain Doug Cohen, l'un des noms « qui montent » de l'autre côté de l'Atlantique, et d'autres part une superbe saynète intitulée « La Furie celte » (*photo 2*) rassemblant un légionnaire romain et un guerrier gaulois de la période de la guerre des Gaules. Incontestablement, cette pièce est la plus réussie de la marque (en tout cas jusqu'à présent) avec une bonne sculpture, une précision historique sans faille et un excellent moulage des différents éléments.

Une marque à découvrir incontestablement, pour la qualité de ses réalisations et le grand intérêt des thèmes abordés. Signalons à ceux qui seraient tentés que Time Machine est

actuellement disponible dans plusieurs magasins spécialisés. *Métal, 54 mm.*

Andrea (3-22-23-32-33-39 à 41)

Pour ceux qui pensent que la période estivale est forcément synonyme de vacances et de détente, Andrea vient apporter un démenti cinglant puisque le fabricant espagnol a profité de l'été pour réaliser huit nouvelles figurines (dix même si on leur ajoute les deux nouveautés de la gamme 3D Girls), et toutes radicalement différentes, qui plus est ! Certes, nous avons déjà évoqué maintes fois dans cette rubrique et ailleurs la capacité de production d'Andrea mais là, franchement, on reste sans voix, d'autant que nous aurons droit à une nouvelle « rafale » à l'occasion du prochain Euromilitaire de Folkestone.

Concrètement, la superbe série inspirée par les héros de cinéma (qui comprend déjà plusieurs célébrités du Western ou Le Cid sous les traits de Charlton Heston) s'accroît de quatre nouveaux personnages : Robin des Bois (K.

Costner pas vraiment reconnaissable, avouons le du moins sur cette photo 39, le roi Arthur (sous les traits de Sean Connery dans le film *Lancelot*, photo 33), un légionnaire français (Gary Cooper dans le film *Beau Geste*, photo 41) et Indiana Jones (Harrison Ford dans les *Aventuriers de l'Arche perdue*, pour ne citer que ce film, photo 40). Certes on pourra discuter de la ressemblance des visages des acteurs, très convaincante pour les deux derniers cités, correcte pour S. Connery et plutôt passable pour Robin des Bois, mais avouons que nous sommes une fois encore en présence de très belles figurines, qui attireront à coup sûr un large public, puisqu'il y en a pour tous les goûts, du Moyen Âge à notre époque.

Les quatre autres nouveautés sont plus « classiques », entendez par là qu'elles ne sont pas censées représenter un personnage réel. La palette des sujets est là encore très vaste, avec un légionnaire romain (photo 3) du premier siècle avant notre ère (époque de Jules César), en tenue de marche, bouclier recouvert de sa housse accroché dans le dos et casque type Monte-

fortino à la ceinture, un chevalier normand à Hastings (photo 32) et deux soldats de la Grande Armée, un trompette de cuirassiers (photo 23) et un lancier polonais au repos (photo 22). La encore, l'exécution de ces figurines est très bonne (même si certains détails uniformologiques sont discutables, comme la taille des galons de l'habit du trompette), certaines étant même accompagnées du décor, des accessoires voire des personnages (la petite fille avec le lancier) que l'on voit sur les photos. Pour notre part, car il fallait bien faire un choix, nous avons particulièrement apprécié le chevalier normand à Hastings en 1066. Certes le guerrier noyé représenté à ses pieds est d'un goût discutable (même si la guerre n'est pas forcément chose gaie) mais l'attitude, simple et agressive à la fois, est remarquable, tandis que les possibilités de décoration de la cotte d'armes et de l'écu sont nombreuses. On parie que l'on reverra souvent cette pièce sur les tables des concours, réalisée par des noms connus et revêtue de livrées originales ?

Métal 54 mm

Aima (4 - 5 - 13 - 37)

Qu'il est difficile de présenter toutes les nouveautés produites par cette marque sicilienne tant elles sont nombreuses et leur rythme de sortie intense. Voici donc maintenant, comme promis, la suite des nouveautés de cette marque vues au dernier Mondial de Paris.

Tout d'abord, en grande taille, un guerrier franc (photo 4) du V^e siècle de notre ère saisi en pleine action (90 mm), puis un porte-drapeau du 3^e escadron de ménétriers italiens en Cyrénaïque (photo 37) qui fait suite au ménétrier présenté dans cette même rubrique de notre numéro 22 et qui a également été sculpté et peint par A. Mussini. Puis, sans quitter cette échelle, un mousquetaire prussien de 1757 (photo 13), que l'on pourra accompagner d'un officier de la même époque (non représenté). Terminons (provisoirement, n'en doutons pas) avec un cavalier original, plus exactement un guide russe à cheval du XIII^e (photo 5). Le choix est vaste et chacun pourra donc sélectionner, selon ses périodes de



7 - AMATI



8 - NEMROD



9 - AQUILA



10 - DURENDAL



11 - MODELES ET ALLURES



12 - MODELES ET ALLURES



13 - AITNA



14 - FONDERIE MINIATURE



Photo © Arhisto

15 - ARHISTO



Photo © J.P. Feigly

16 - J.P. FEIGLY



17 - ELISENA



18 - ELISENA



Photo © Fort Duquesne

19 - FORT DUQUESNE



Photo © Fort Duquesne

20 - FORT DUQUESNE

prédilection, la (ou les) figurines voulue, la réalisation d'ensemble s'étalant sur une échelle allant de correcte à très bonne. Métal 54 mm

Beneito (6 - 45)

Les deux nouvelles références de ce fabricant madrilène sont respectivement un soldat de Tamerlan en 1402 (photo 6) et un hussard espagnol du 20^e régiment (Pavia) au Maroc en 1908 (photo 45). Si ce dernier risque de n'attirer que les passionnés des régiments espagnols, le premier en revanche est nettement plus « grand public ». Cette figurine en effet représente un officier de haut rang appartenant à l'armée de ce grand capitaine turco-mongol au moment de la conquête de l'Anatolie et de la prise d'Ankara (1402). Les vêtements choisis permettront les décorations les plus chatoyantes, tandis que l'attitude dynamique est encore renforcée par la présence dans la boîte du décor (lui aussi richement peint), que l'on voit sur la photo. Haut en couleurs ! Métal, 54 mm.

Amati (7 - 35)

Dans la série en 75 mm qui prend de plus en plus d'ampleur depuis quelques mois, ce dont on ne se plaindra aucunement, nous avons remarqué deux références intéressantes. Tout d'abord un cavalier (photo 35) du XV^e siècle (un mercenaire nous dit le fabricant) que l'on pourra

transformer, à sa guise en n'importe quel homme d'armes à cheval de la fin du Moyen Âge, puis un voltigeur français de la Jeune Garde (photo 7). L'une des particularités de cette dernière pièce, comme les autres parfaitement réalisée, est sans aucun doute son échelle : les figurines du Premier Empire en 75 mm (une échelle peu fréquente mais très agréable) ne se bousculant pas vraiment, du moins pour l'instant car ce fabricant italien pourrait bien dans l'avenir ne pas se contenter de cette pièce. Métal 75 mm, peinture de S. Pesce.

Nemrod (8 - 26)

On le sait, 1998 est aussi l'année du bicentenaire de l'expédition française en Égypte et Nemrod poursuit sa contribution à cette commémoration en commercialisant deux nouvelles références consacrées à cette période.

Une fois encore, les figurines sont étroitement inspirées des travaux de notre collaborateur (et ami) Rigo sur le sujet et notamment son article sur le régiment des Dromadaires (Figurines n° 15). Plus précisément, il s'agit d'une part d'une saynète à deux personnages comprenant un fusilier et un tambour de l'armée d'Orient en train de se servir à boire (photo 26) et d'un « Dromadaire » en tenue de parade (photo 8), se lissant les moustaches et revêtu de l'habit aussi extraordinaire que coloré de cette unité si particulière. Si

vous aimez les sujets vraiment originaux, ces pièces sont faites pour vous et constitueront à terme un diorama intéressant en les combinant avec une référence déjà sortie il y a quelques semaines sur le même thème où l'on voyait deux personnages jouer au « football » avec une cruche (cf. Figurines n° 21). Résine, 54 mm. Peinture de J.P. Merlotti.

Aquila (9)

La parution des nouveautés se poursuit chez cet éditeur parisien plus qu'étroitement lié au magasin Le XI^e Hussard, avec un sujet russe très connu (et annoncé dans notre précédent numéro) puisqu'il s'agit d'un grenadier de Pavlov, l'une des unités d'élite de ce pays, au moment des guerres napoléoniennes. De plus, la sculpture de cette pièce est due à A. Somov, qui était tout indiqué pour sa réalisation. Métal, 90 mm. Peinture de Hans.

Durendal (10)

Après le Second, retour au Premier Empire chez Durendal avec une jolie petite pièce, un tambour-major des flanqueurs-grenadiers de la Garde. On retrouve avec cette figurine tous les points forts de cette marque, comme l'originalité et l'exactitude historique du sujet, la pose dynamique et la précision de la gravure (le visage notamment est très expressif).



21 - TIME MACHINE



22 - ANDREA



23 - ANDREA



24 FORT DUQUESNE



25 - FORT DUQUESNE



26 - NEMROD

Si, comme on s'en doute, cette figurine peut être réalisée individuellement, on peut également l'utiliser en combinaison avec une autre référence Durendal (l'officier des Leibgrenadiers saxons, cf. *Figurines* n° 21) afin de constituer une petite saynète aussi colorée que décontractée, les deux personnages étant en train de sourire.

Métal, 54 mm.

Modèles et Allures (11 - 12)

Nous vous proposons ici les deux officiers d'infanterie à cheval réalisés par cette marque et qui viennent compléter les deux références présentées dans notre précédent numéro. Il s'agit plus exactement d'un officier de chasseurs à pied (*photo* 11) et d'un officier des grenadiers (*photo* 12). Rappelons à ceux qui l'ignoraient encore (il naît des lecteurs tous les jours...) que chaque figurine est fournie avec deux bras différents permettant deux attitudes distinctes : salut du sabre et port du sabre, les chevaux étant également différents. Métal 54 mm.

Fonderie Miniature (14)

Toujours des cavaliers chez Fonderie Miniature mais cette fois avec un sujet rarement traité puisque la dernière nouveauté concerne un maréchal des logis de la Gendarmerie de Flandre en 1750. Amateur d'ancien régime voici de quoi vous satisfaire, sans compter qu'en plus du sujet proposé il doit certainement être possible, au prix de modifications plus ou moins compliquées, de reproduire d'autres cavaliers de cette période si délaissée. Résine, 120 mm.

Arhisto (15)

Chez Arhisto, marque suisse rappelons-le, sont désormais disponibles deux nouvelles figurines, comme de coutume réalisées par JP Feigly. Elles viennent s'ajouter à la liste déjà importante proposée par cette firme et consacrée aux troupes helvétiques à travers l'histoire. La compagnie des Cent Gardes suisses ordinaires de la Maison du roi sont cette fois à l'honneur, avec

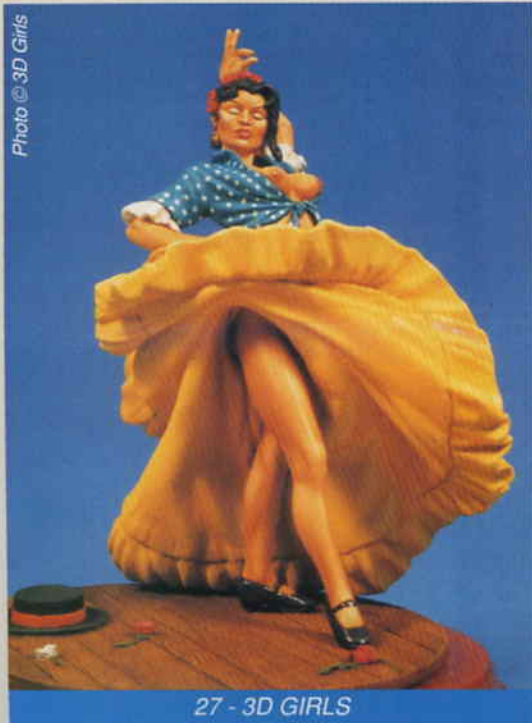
un officier en tenue de service (1720) et un hal-lebardier en tenue ordinaire (1720).

Métal, 54 mm.

J.P. Feigly (16)

Poursuivant sur sa lancée, le fabricant d'Istres vous propose aujourd'hui une série de trois personnages représentant des uniformes de la campagne du Mexique (1861-1867) et composée de deux fantassins français (habillés à la zouave) de la contre-guerrilla (compagnies françaises) et d'un cavalier du 2^e escadron de contre-guerrilla.

Les tenues de ces escadrons de cavaliers se différencient par leur couleur de fond : le premier portait la pelisse rouge et le second la pelisse bleu clair, d'où leurs surnoms respectifs de *Los Colorados* et *Los Azules*. Ici, le personnage représenté à droite de la photo porte un dolman bleu clair tressé de jaune avec parements rouges, d'après un croquis conservé au musée de l'Empire de Salon de Provence. Métal, 54 mm. A monter et à peindre ou déjà décoré et assemblé.



27 - 3D GIRLS



28 - MITHRIL



29 - ALPHA IMAGE



30 - JAGUAR

Elisena (17 - 18 - 42)

Autre marque italienne à la production conséquente (en plus de ses superbes socles), Elisena ne cesse de nous étonner par son rythme de production intense. Avant la prochaine avalanche de nouveautés, voici déjà les nouvelles références vues à Paris au dernier Mondial et que nous n'avions pu publier auparavant, faute de place. Comme vous le constaterez, il y en a pour tous les goûts, les thèmes les plus variés étant abordés. Commençons donc par un chasseur russe du 5^e Jäger (photo 17) en 1805, puis passons à ce guerrier afghan de la fin du XIX^e (photo 42) dont la sculpture a été réalisée par N. Rivieccio, et terminons avec le Premier Empire, qui revient en force ces derniers temps alors que



31 - NIMIX

tout le monde prédisait une désaffection générale pour ce thème si souvent abordé, avec plus précisément un fusilier grenadier français de 1807 (photo 18). Vous pouvez donc faire votre choix, selon vos centres d'intérêt, la réalisation des pièces dépendant du sculpteur qui en est l'auteur, pouvant varier tout en restant toujours correcte, la fonderie étant elle toujours de qualité. Faites votre choix il y en aura pour tout le monde ! Métal, 54 mm.

Fort Duquesne (19 - 20 - 24 - 25)

Le sympathique Augie Rodriguez poursuit pour cette marque américaine sa série de bustes consacrés aux grands dignitaires samourais avec deux nouvelles références : Date Masamune, surnommé « le dragon borgne » (photo 25) et un second personnage haut en couleurs, li Naomasa (qui vivait au début du XVII^e siècle) surnommé « le seigneur des diables rouges » (photo 24) en raison de la couleur des armures portées par tous les membres de son clan. La réalisation de ces deux bustes est sans failles, comme c'était déjà le cas pour tous ceux qui composent cette série, avec notamment un excellent moulage en résine et des visages expressifs (l'un des points forts de ce sculpteur) tandis que le nombre d'éléments constituant ces pièces est limité, les motifs décoratifs des casques étant en photodécoupe afin de conserver une finesse correcte. Résine et métal 1/9.

Cela faisait longtemps que l'on n'avait pas

eu l'occasion d'admirer le travail de cet excellent figuriniste qu'est le britannique Derek Hansen (rappelez vous, il y a quelques temps, il avait réalisé de très belles choses en 75 mm pour Poste militaire, entre autres). Le revoici donc aujourd'hui chez Fort Duquesne avec une nouveauté, un cavalier français du début du XVII^e siècle (photo 20). On retrouve avec grand plaisir toute la « patte » de cet excellent sculpteur sur cette figurine à première vue très sobre mais en fait d'une extrême finesse (il suffit par exemple de regarder le visage ou la façon dont « tombent » les bottes pour s'en persuader). Du beau travail. Résine, 120 mm.

Enfin, dernière nouveauté que nous vous proposons pour ce numéro, le lieutenant-colonel John Graves Simcoe (photo 19), commandant les Queen's Rangers en 1777. Il s'agit de la figurine (sculptée par Gary Dombrowsky) qui a servi de pièce commémorative pour la dernière World Expo de Toronto en juillet dernier. Pourquoi avoir choisi un tel sujet ? Tout simplement parce que ce personnage historique, né en 1752 et mort en 1806, fut le premier Lieutenant Gouverneur du Canada désormais britannique et qu'il choisit la ville de Toronto comme capitale en 1793. Une pièce que tous les amateurs de pièces de collection ne manqueront certainement pas de se procurer. Résine, 120 mm.

Suite page 18



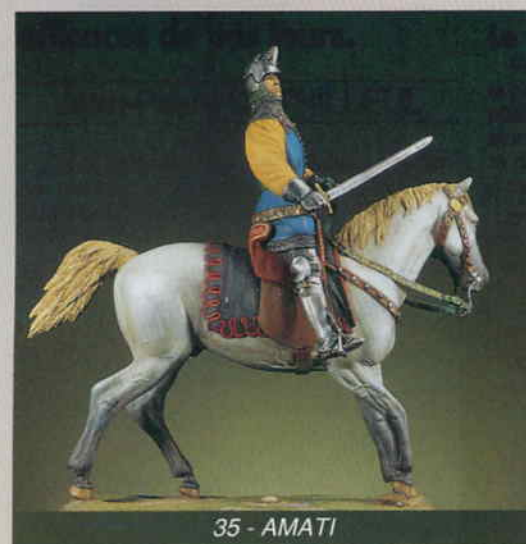
32 - ANDREA



33 - ANDREA



34 - ALPHA IMAGE



35 - AMATI



36 - IMPERO



37 - AITNA



38 - TRIUMPH

3D Girls (27)

Comme vous le savez sûrement, sous ce nom se cache en fait la gamme de figurines dites de charme réalisées par Andrea. La collection déjà importante, vient de s'enrichir d'une « Fée Clochette » (non illustrée) et surtout d'une danseuse de flamenco à la posture caractéristique et aux charmes de laquelle aucun *hidalgo*, aussi noble soit-il, ne saurait résister. Dépayasant!

Métal, 90 mm.

Mithril (28)

La voici, la nouveauté Mithril de la rentrée ! Il faut dire que cela faisait quelques temps que nous n'avions pas eu de nouvelles de la firme irlandaise et certains commençaient même à trouver le temps long. Belle nouveauté que voilà, avouons-le, puisqu'il s'agit d'un dragon (le troisième de la marque si notre compte est exact), dénommé *Cold Drake* et composé de onze pièces. Il est réalisé à la même échelle que le reste de la gamme (qui comporte rappelons-le plus de 400 références à l'heure actuelle) mais

mesure quand même près de quinze centimètres de haut à lui tout seul. Quant à la précision de la sculpture, est-il encore nécessaire d'insister sur la qualité de cette dernière, due au talent de Chris Tubb, que l'on ne présente plus ? Sûrement pas car elle est de la même veine que le reste de la production, à savoir sans aucun défaut. Une réussite de plus à mettre à l'actif de ce fabricant qui va en outre rassurer tous ses aficionados en leur donnant de quoi satisfaire leur appétit de peinture ! Métal, hauteur environ 15 cm, peinture de D. Faisant.

Alpha Image (29 - 34)

Alpha Image est une toute nouvelle marque originaire du Canada qui vient de réaliser ses deux premières figurines. Il s'agit respectivement d'un soldat chinois de la dynastie Han (photo 34) et d'un buste d'officier d'arquebusiers de la période de la guerre civile anglaise (photo 29). Le plus étonnant est que ces pièces, moulées en résine, sont à la même échelle, et quelle échelle puisqu'il s'agit du 1/9 ! Si cela ne surprend pas trop pour le buste, la figurine « entière » est en

revanche nettement plus imposante puisqu'elle frôle les 200 mm de haut. De quoi s'en donner à cœur joie en matière de détaillage car à cette échelle tout devient parfaitement visible ! Ces nouveautés seront commercialisées (au Canada en tout cas) lorsque vous lirez ces lignes, Alpha Image envisageant de produire d'ici la fin de l'année cinq à six autres nouvelles références. Comme on s'en doute, ce tout jeune fabricant n'est pas encore distribué en France, mais on peut néanmoins le contacter à l'adresse suivante : Alpha Image Inc. 339 Bristol Road East. Mississauga, Ontario. L4Z 3V6. Canada. Fax : 905 712 8409.

Jaguar (30)

Jaguar a une production plus qu'éclectique allant du Fantastique à la Seconde Guerre mondiale en passant par l'aviation. L'une de ses nouveautés est un officier du 3rd Texas Cavalry (confédéré) pendant la guerre de Sécession. Si la réalisation de ce cavalier est « typiquement Jaguar », c'est à dire de qualité mais avec des « plots » de moulage plutôt conséquents et donc

longs à éliminer et un nombre de pièces important, lorsque vous saurez en revanche que l'auteur de la sculpture n'est autre que Stefano Cannone, vous aurez une excellente idée de la qualité générale de la réalisation.

Résine, 120 mm.

Nimix (31)

La cavalerie américaine des Plaines, tel est le thème choisi par Nimix pour sa nouveauté qui prend la forme de cinq cavaliers différents dont un porte-guidon. Certains éléments de ces figurines étant interchangeable (têtes avec coiffures différentes, chapeau ou képi) vous pourrez facilement vous constituer sinon un régiment, du moins un peloton complet! Résine, 54 mm

Impero (36)

Cette jeune marque italienne réalise des sujets de style « toy soldiers » et se consacre, comme son nom le laisse entendre aux troupes italiennes. Pour l'heure, sa production, qui vient de démarrer, se limite à trois références, trois Ascaris —

sous-officier, soldat et porte-fanion (notre photo) —, lors de la campagne d'Éthiopie de 1935, ces figurines étant vendues déjà peintes. Métal, environ 70 mm. Impero (di Massimo Lombardi). Via R. Namaziano, 45. Rome. Italie.

Triumph (38)

Triumph est une nouvelle marque italienne (une de plus diront certains!) dirigée par Luca Cristini qui, en plus d'être le rédacteur en chef de notre « cousin » transalpin *Soldatini*, est également aux commandes de la gamme Glory, consacrée à la Guerre de Sécession américaine. Cette nouvelle collection a pour thème (du moins pour l'instant) des personnages de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle, c'est à dire au moment où l'armure, qui vivait ses dernières heures, était la plus spectaculaire. Plusieurs figurines sont d'ores et déjà disponibles, dont ce cavalier de l'époque maximilienne en tenue de tournoi, avec un cheval lourdement caparaçonné. La fonderie des pièces est remarquable, d'une extrême finesse et l'assemblage en sera facilité. Il ne

vous restera plus qu'à peindre cette pièce charmante, en vous souvenant que les chevaliers de cette époque ne rechignaient pas devant la débauche de couleurs ou l'extravagance la plus poussée. Signalons qu'il existe également dans cette série un superbe porte-bannière dont le drapeau (un véritable tableau, tout comme l'arrière du caparaçon) est gravé en léger creux afin de faciliter sa mise en couleurs. A découvrir si vous savez ce que peinture veut dire. Métal, 54 mm

Hofi (43 - 44)

Vous avez peut être découvert cette marque tchèque dans notre précédent numéro, voici donc deux autres références prises au sein des nouveautés les plus récentes de sa gamme et toutes les deux réalisées par le sculpteur attitré, Karel Houska : un cavalier polonais à la tenue typique des « sauveurs de Vienne » en 1683 (photo 43), et un Mongol en armure lourde (photo 44). Original et très correctement réalisé.

Résine 120 mm, peintures de R. Camoin et O. Minair.



39 - ANDREA



40 - ANDREA



41 - ANDREA



42 - ELISENA



43 - HOFI



44 - HOFI



45 - BENEITO

OFFICIER TURC LEVANTIN XVIII^E SIÈCLE

Les superlatifs ne sont certes pas des arguments, mais cette figurine Pegaso (90 mm) affiche un tel charme, une telle évidente perfection, qu'il me sera sans doute pardonné de verser à fond dans le vocabulaire de l'enthousiasme.

Jean Pierre
DUTHILLEUL
(photos
de l'auteur)

En ces temps bénis où fleurissent chaque semaine maintes figurines nouvelles, force est de constater que les très grands sculpteurs ne sont pas légion. Il m'est donc agréable de saluer, dès ces premières lignes, l'auteur de la pièce qui nous intéresse aujourd'hui : Christopher May. Je ne sais rien de lui (je le soupçonne quand même, vu son patronyme, d'être natif d'une grande île voisine) sinon qu'il est animé d'un extraordinaire talent dont j'énûmérerai les détails par la suite. Attendons dans l'impatience les prochaines productions pour confirmer la naissance d'un nouveau « grand », nous ne serons pas déçus j'en suis persuadé.

Un peu d'histoire

Apparus dès la fin du XIV^e siècle, le corps des Janissaires constitua le fer de lance, la troupe d'élite de l'Empire ottoman et ceci, jusqu'au XVIII^e siècle. D'origine musulmane et souvent recrutés en Anatolie, ils portaient le plus souvent un costume d'inspiration balkanique.

L'évolution de celui-ci subit des changements considérables, mais ces combattants furent toujours vêtus de manière, en tout cas à nos yeux d'Européens, très exotique, d'où l'intérêt que leur portent les figurinistes, toujours avides de couleurs chatoyantes et de passermenteries compliquées.

La coiffure

notamment, chez les officiers de haut rang, affichait un volume et des formes spectaculaires. L'armement était quant à lui d'une qualité extraordinaire, tant pour les métaux composant les lames que pour l'ornementation très poussée. L'abondance de cet armement, et notre figurine en est le reflet, caractérisait aussi ces farouches combattants : sabre, halberde, arme à feu plus poire à poudre, poignard, on s'attend presque à le voir dissimuler un pistolet sous sa coiffe ! Les masses et haches diverses n'étaient pas rares, notre guerrier a cependant jugé bon de s'en dispenser, risquant de craquer sous leur poids.

Le montage des 19 pièces composant cette figurine (auxquelles il faut ajouter trois pièces constitutives du décor, un escalier en ruines, sobre et de bonne facture) sera précédé d'une recherche aiguë du joint de dépouille, fort discret sur cette figurine dont il faut louer la qualité de fonderie. Sur un tel habit où abondent les plis, ce n'est pas tâche aisée et il faudra y apporter soin et attention.

L'ensemble est poli à la brosse lai-

ton, comme à l'accoutumée, outre la brillance parfaite et appétissante, cela permet souvent de faire ressortir un joint oublié ou insuffisamment arasé, que la peinture mettrait en valeur, à votre plus grand dam. Précisons une fois encore que la peinture souligne toujours les défauts d'ébarbage au lieu de les masquer...

Le décor

On a vu plus haut que le décor livré était très suffisant pour mettre la pièce en situation, on pourra toujours l'enrichir en se basant sur l'architecture des terrains d'opérations fréquentés par notre personnage. Pour ma part, laissant libre cours à une paresse moult fois confessée, je me suis borné à reboucher la pierre sculptée, livrée curieusement creuse, puis à assembler les trois éléments sur un joli socle aux proportions adaptées.

Il sera bon d'habiller la surface supérieure du socle à l'aide de pâte à bois par exemple car la paroi du décor est très mince. La colle débordera, c'est presque inévitable et peut-être même nécessaire pour une fixation parfaite, mais l'effet sera disgracieux et demandera à être noyé dans un terrain.

Un montage... morcelé

On s'aperçoit vite en rentrant plus avant dans la figurine que la peinture va être très compliquée, il ne faut pas, en plus, être gêné par les éléments « dépassant » telles la halberde ou la crosse de fusil, un découpage très pensé des opérations doit être prévu préalablement. La poche retombante de la coiffe est collée, maintenue au Patafix. La « plaque » sera colmatée à l'A & B Putty puis lissée soigneusement. Ces découpes vives sont toujours délicates à masquer, et on soignera donc l'opération.

La jambe gauche n'a besoin d'aucun support pendant le séchage, ce qui n'est pas le cas de la droite, sciée sous le genou et dont il faudra régler l'orientation (en la contrôlant en cours de séchage). Vous avez compris que la colle employée ici est une époxy à deux composants et à prise lente car la solidité est indispensable.

Le bras gauche est collé en place lui aussi, tandis que le mousquet est réuni au bras droit, s'y ajoute le chien de fusil moulé à part (vous remarquerez que la pierre de ce dernier crée une légère encoche dans la manche... Où arrêtera-t-on le souci du détail ?).

Colle forte toujours pour assembler sur le tronc, le fourreau du poignard et sa garde. De petits plots facilitent l'ajustage, ce qui est appréciable.

La corne à poudre est fixée, toujours en s'aidant des creux pratiqués pour la recevoir. La poche (à amorces ?) trouve sa place exacte sur les reins du personnage grâce à un nouveau plot, on n'est pas toujours aussi gâtés quant aux facilités de montage. Une telle richesse de détails laisse rêveur. Un peu d'ajustage à blanc est nécessaire pour mettre en place la babouche gauche, pour cela, le Janissaire est mis en place et calé sur son décor de pierres.

La tête, qui va être l'objet de tous nos soins est percée sous le cou, elle reçoit une





Ci-contre, à gauche.

Le socle d'origine, relativement sobre, a été conservé et seulement aménagé à l'aide de pâte à bois. Il tranche avec la richesse vestimentaire du personnage et le met donc parfaitement en valeur.

Ci-contre, à droite.

Incontestablement, le visage l'officier turc est l'un des points forts de cette pièce remarquablement réalisée par un sculpteur jusqu'à présent méconnu.

au... masque liquide (type Maskol ou Liquid Frisket), ce qui, après séchage leur évitera d'être sous couchés (la prise de la colle s'en trouverait affaiblie).

Tout à l'acrylique !

Tout le corps est passé à la bombe de blanc mat Citadel en plusieurs couches fines, peu couvrantes.

Les sous-couches colorées sont, elles, à l'acrylique bien sûr selon le tableau joint. Deux couches de chaque sont appliquées.

Les teintes finales sont également aussi à l'acrylique, la peinture étant bien diluée pour en préserver les qualités de matité. Rappelons que le premier ton appliqué est d'une valeur moyenne et que les éclairages sont ajoutés en six ou sept couches, toujours plus prononcées et de plus en plus restreintes en surface. La dilution de la peinture est d'autant plus grande que le ton (éclairage ou ombrage) s'intensifie. Idem ensuite pour les ombres. Limiter au maxi-

épingles enduites de colle forte, cette dernière étant montée sur un manche de couteau X Acto.

Le personnage est maintenant collé sur son décor et hormis la tête, seuls le bouclier, le sabre, le bras droit avec son mousquet et la main gauche tenant la hallebarde sont encore à monter, mais cela interviendra par la suite car nous aurons déjà fort à faire avec l'ensemble du corps.

Les emplacements devant recevoir, la tête le bras droit et la main gauche sont masqués

mum les contrastes trop durs, les juxtapositions de tons trop tranchées.

Les cuirs ont reçu une couche de vernis satin (obtenu en mélangeant deux parts de mat et une part de brillant).

Les métaux blancs (bouclier, fer de hallebarde, canon de mousquet), sont obtenus grâce au procédé habituel : Humbrol noir satin n° 85 plus brossage à sec à la poudre alu, un léger passage à la poudre or réchauffe le métal (merci à l'ami Guy Bibeyran pour cette méthode très efficace).

De nombreux détails

Le bandeau en métal jaune de la coiffe est peint en garance brune d'alizarine allongée de Liquin (médium Winsor et Newton).



Après « mûrissement » approprié (quinze minutes environ) brossage à sec très souple à la poudre d'or, les passages se succédant en ménageant un certain temps de pause entre chaque. Le dernier est pratiqué d'une main « aérienne », à la poudre alu pour souligner les crêtes.

Après séchage complet, un jus de garance brune vient accentuer les creux. Les ornements de poignard, de fourreau de sabre, de bouclier, de corne à poudre subissent le même traitement.

Les boutons ainsi que les parties cuivre de l'arme sont peints à

LES SOUS COUCHES COLORÉES

Doublure caftan, bas, coiffe et sous veste :
986 Agathe

Chairs :
955 Chair

Manches :
976 Kaki

Sac à amorces, chaussures :
977 Jaune désert

Chemise :
844 Bleu ciel foncé V

Sous veste :
995 Gris allemand

Caftan :
956 Orange

Culotte :
960 Violet

Cape :
974 Vert bleu 898 Bleu marine obscur V

Baudrier :
946 Rouge foncé

Décor :
988 Marron kaki

Références Prince August sauf V = Vallejo





Ci-dessus.
Le montage de cette figurine a visiblement été soigneusement étudié. Pour preuve, la fixation du fusil, dont le chien, moulé séparément, vient se loger dans un creux ménagé dans la manche de l'habit...

Ci-contre, en haut et en bas.
Ces deux photos mettent bien en évidence le soin apporté dans la réalisation des nombreux détails (armement, ornements des vêtements) et dont les possibilités de décoration sont extrêmement nombreuses.



COUCHES FINALES

	BASE	ÉCLAIRAGE	OMBRAGE
Tête	Chair 955 + Terre matte 983 + Vermillon 947	986 Agathe	983 Terre matte
Coiffe - Bas	986 Agathe	951 Blanc	987 Gris moyen
Caftan	956 Orange + 953 Jaune	953 Jaune	982 Marron rouge
Manches	976 Kaki	Kaki + 986 Agathe	983 Terre Matte
Sac à amorces	981 Orange marron	955 Chair	982 Marron rouge
Chaussures			
Chemise	844 Bleu ciel foncé	961 Bleu ciel	962 Bleu
Sous veste	Gris allemand	990 Gris clair	950 Noir
Caftan	956 Orange	953 Jaune	981 Orange marron
Culotte	960 Violet	959 Pourpre + 944 Vieux rose	960 Violet + Noir
Cape	968 Vert	974 Vert ciel	980 Vert noir
Décor	977 Jaune désert + 976 Kaki	976 Kaki	941 Terre d'ombre

la poudre diluée dans du médium à peindre Lefranc Bourgeois.

Le damasquinage du bouclier est pratiqué, avec patience au stylo à pointe tubulaire (type Rotring) ultra fin et ceci avant montage.

Les éléments épars sont ensuite collés, ce qui donne dans l'ordre, le sabre, le bouclier, le bras droit portant le mousquet et en final car le plus dangereux lors de manipulations ultérieures, la main gauche tenant la hallebarde.

La peinture de cette merveille m'a encore fait un peu progresser dans la maîtrise de l'acrylique mais j'en mesure bien toutes les difficultés ainsi que le chemin restant à parcourir.

Mais au moins, je commence à prendre un réel plaisir, ce qui est bon signe ! J'ai hâte de voir ce que feront les « grands Maîtres » avec cette pièce fascinante et pleine de ressources, nul doute que beaucoup seront tentés et ils auront bien raison ! □

LA BOÎTE DE SOLDATS

28, rue Violet 75015 Paris - Tél./Fax : 01. 45. 78. 89. 44



CBG ancien
et moderne

ACHAT VENTE

Un magasin entièrement
consacré aux soldats de collection,
aux soldats jouets et figurines
anciennes et modernes :

Plomb, Plomb creux, Alu, Plastique,
Composition, etc. Tous thèmes

Ouvert du mardi au samedi de 14h à 19h



Prix TTC 1 850 F

VITRINES EN VERRE SÉCURISÉ

Standard ou sur mesure

Catalogue gratuit

CRÉATIONS

OPHELIA

BP 70

77833 OZOIR-LA-FERRIÈRE Cedex

Tél. : 01 64 40 33 54

Fax : 01 60 02 51 72

<http://www.artmag.com/ophelias>

(Prix sans option)



Prix TTC 2 470 F

E-Mail : Creations.Opheliasarl@wanadoo.fr

L'une des principales caractéristiques de la firme italienne White Models est le grand éclectisme qui règne dans sa gamme. En effet, plutôt que de se consacrer à un thème particulier, sa production s'intéresse aux périodes les plus variées, avec comme dominantes l'originalité et le spectaculaire. Et ce n'est pas ce gladiateur du premier siècle de notre ère qui nous démentira.

Dominique
BREFFORT
(photos
de l'auteur)

Stefano Borin, sculpteur et animateur de la marque White Models possède un style immédiatement reconnaissable et l'on doit avouer que ses réalisations font partie de celles qui ne passent jamais inaperçues. Hormis les sujets en effet, ce sont aussi les attitudes et les poses des personnages qui sortent du commun. Tout le monde se souvient en effet de son remarquable archer samouraï (cf *Figurines* n° 11), traité d'une façon très personnelle, tant au plan de la pose que de l'habillement et qui reste un sujet de choix pour tous les amateurs de peintures compliquées et regorgeant de détails.

Un style inimitable

Avec ce gladiateur, qui devrait être le premier d'une série de trois figurines à venir, on doit avouer que l'on retrouve bien le « style Borin » avec une vision, une interprétation du thème très personnelle et qui a d'ailleurs, avouons-le, été à l'origine de beaucoup de discussions, y compris avec l'auteur de ces lignes... Nous ne reviendrons pas sur l'anatomie, disons particulière, du personnage (et qui, aux dires du sculpteur lui-même, est parfaitement conforme à la réalité), ni sur le côté exubérant de son équipement. Après tout, les gladiateurs, du moins les plus doués, étaient de véritables vedettes dans leur genre et il n'est donc pas impossible que certains aient souhaité laisser transparaître ce panache y compris dans leur tenue de scène, pardon de combat. Alors laissons de côté ces querelles plutôt stériles et penchons-nous plutôt sur cette pièce décidément originale.

Aimez-vous les gladiateurs ?

Rares en effet sont les gladiateurs existant en figurine. Certains se rappellent peut-être que la marque britannique New Hope en avait sorti une petite série, en 54 mm, il y a maintenant vingt ans et qui fait désormais partie du domaine de la collection. Plus près de nous, Amati (en 75 mm), Verlinden et Tiny Trooper (en 120 mm) y étaient allés eux aussi de leurs combattants de l'arène, mais hormis cela rien ou presque si l'on excepte les petites figurines (25-30 mm) de diverses origines et destinées au jeu d'escarmouche. Le sujet revient donc sur le devant de la scène avec ce personnage étonnant, précédé de la saynète Spartacus éditée il y a maintenant un an par EMI/Gladius et qui comprenait trois personnages symbolisant parfaitement ce que fut la plus célèbre (à défaut d'avoir été la plus importante ou la plus longue) révolte servile.

Ceux qui aiment les films de gladiateurs (si cette phrase vous rappelle une réplique d'un film humoristique, c'est voulu) et plus généralement tous les amateurs de pièces sortant de l'ordinaire vont donc pouvoir s'en donner à cœur joie, le sujet permettant les interprétations personnelles les plus extravagantes.

Un montage facile

Comme pour toutes les pièces White Models, on devra consacrer un temps assez long à la préparation des pièces et à leur montage. Ce dernier n'a rien de compliqué et est grandement aidé par une fonderie de très bonne qualité, mais les pièces sont relativement nombreuses, cette caractéristique étant certainement voulue pour conserver un très haut niveau de détail. En outre, vue la pose du personnage,

AVE CAESAR !

il sera raisonnable de procéder à un montage partiel, les éléments les plus petits ou gênants étant peints séparément et ajoutés seulement à la fin, afin qu'aucun endroit ne soit accessible.

On commence donc par monter la plupart des pièces composant le gladiateur, à savoir les deux jambes (attention à l'attitude, le pied gauche, légèrement surélevé, devant en fait reposer sur un objet, en l'occurrence un bouclier posé au sol), le buste et les bras. A ce sujet signalons que celui de gauche est moulé avec les épaules, cette pièce étant très intelligemment découpée au niveau de la lanière de cuir traversant latéralement le buste. La tête peut ensuite être fixée, tout comme la partie avant de la ceinture rembourrée et décorée de larges pièces en métal, l'extrémité supérieure de l'ocrea (la jambière, en prenant garde à ce qu'aucun joint ne soit visible à ce niveau) et les différents éléments constituant la manica, la protection du bras droit (plaque en forme de poisson au niveau de l'épaule, couvrant main formant poignée et garde du glaive dont la lame sera laissée de côté).

La bombe du casque étant moulée avec la tête, on ajoutera la pièce formant à la fois la visière et le protège-nuque après l'avoir mise en forme comme indiqué sur les photos accompagnant la notice de montage incluse dans la boîte.

Une peinture classique

La totalité des pièces reçoit l'inévitable apprêt blanc mat, ici de la peinture Humbrol blanche mate passée tout simplement au pinceau, en plusieurs couches fines. Puis une sous-couche colorée, dans la teinte la plus proche de la définitive, est passée sur tous les éléments, à l'exception des parties métalliques (casque, jambière, plaque de la protection du bras droit, etc.). Pour cette sous-couche, de la peinture acrylique est employée (type Modelcolor-Vallejo-Prince August-Andrea... de toute façon il s'agit du même produit!). Rappelons que l'avantage de cette méthode, outre son temps de séchage très rapide (quelques dizaines de minutes) est d'être un excellent support pour la peinture à l'huile appliquée ensuite. Les peintres sur toile appellent cette technique « le gras sur maigre ».

La sous-couche colorée doit être parfaitement uniforme, sans traces et bien mate. Pour cela, la peinture doit être diluée à l'eau correctement

(employée pure elle a en effet tendance à conserver un aspect sinon brillant, du moins satiné) et appliquée si besoin est en deux couches pour obtenir un fini impeccable. N'hésitez pas à passer du temps pour cette étape, qui est en fait une véritable mise en peinture, car elle est déterminante pour le résultat final. Meilleure sera la sous-couche, moins la peinture à l'huile, celle qui permettra d'obtenir les fondus parfaits entre les clairs et les foncés sera épaisse et plus le résultat sera fin et surtout mat, ce qui est le but recherché.

La peinture de la peau est comme on peut le voir un élément important de cette figurine. Le mélange utilisé à cet effet est très classique est composé de terre de Sienne brûlée, de blanc et d'ocre jaune pâle. Les muscles et plis de la peau sont parfaitement visibles (trop diront certains...), tant sur la partie avant que sur l'arrière du buste et des jambes. On marquera les creux avec de la garance brune d'alizarine, en veillant à ce que le contraste soit toujours le plus progressif possible, et qu'au final rien ne soit réellement visible mais plutôt suggéré.

Bien sûr la tête est réalisée à ce moment là. Pour les moins téméraires, ou les moins courageux, sachez qu'au final elle est pratiquement invisible sous le masque facial... Alors ce superbe regard, exécuté avec finesse, il n'y aura finalement que vous pour savoir qu'il est bien là!

Les vêtements sont réduits à leur plus simple expression : une simple tunique courte ceinturant la taille et dont les extrémités (fournies sous forme de deux pièces séparées) retombent devant et derrière, et c'est tout. Ici, les possibilités de décoration sont multiples : soit on réalise quelque chose de très simple, d'une seule couleur, soit on envisage un vêtement comportant des motifs compliqués, sous formes de bandes ou de formes géométriques de teintes diverses. A vous de voir. Pour notre part nous avons « coupé la poire en deux » en peignant une tunique de couleur violette, bordée d'une bande blanche décorée de disques noirs. Tant qu'à faire, on pourra choisir une teinte générale tranchant un peu avec le reste de la peau, pour éviter une certaine monochromie.

Représentation du métal

Les parties métalliques sont très nombreuses sur ce gladiateur puisque non seulement son



armure et ses armes sont dans cette matière, mais qu'en outre tous ces éléments sont ornés de motifs sculptés en relief et représentant des scènes de combat ou mythologiques.

Toutes les parties dorées ont d'abord reçu une couche de garance brune d'alizarine puis, une fois cette teinte sèche, elles ont été traitées à

Ci-dessus et ci-dessous. Différentes vues de la pièce réalisée par l'auteur et permettant de voir, entre autres, la musculature du dos du gladiateur. Le bouclier est orné de motifs mythologiques peints, à l'image de certains objets retrouvés lors de fouilles archéologiques.



CEUX QUI VONT MOURIR...

Les premiers combats de gladiateurs se déroulèrent à Rome en 264 avant J.C., à l'occasion des cérémonies funéraires organisées en l'honneur de Junius Brutus et ne cessèrent qu'en 404, un édit impérial les interdisant dans tout l'empire d'occident. Ce qui n'était à l'origine qu'un rite funéraire emprunté aux Étrusques devint rapidement l'un des spectacles préférés des Romains.

Si le premier combat ne vit s'opposer que trois couples de gladiateurs, ceux-ci furent bien vite plusieurs centaines à s'affronter sur le sable de l'arène. Les personnages les plus fortunés voulant posséder leur propre troupe de combattants, il fallut même, au temps de César, limiter de manière officielle le nombre de gladiateurs pouvant être détenus par un particulier afin d'éviter la constitution de bandes armées, particulièrement dangereuses en cas de guerre civile.

Rapidement, des entrepreneurs professionnels, véritables imprésarios avant la lettre, entretenaient des troupes de gladiateurs spécialement entraînés et les louaient aux magistrats qui avaient pour mission d'organiser les jeux de l'amphithéâtre (à ne pas confondre avec les jeux du cirque, au cours desquels se déroulaient presque exclusivement des courses de chars). Sous l'empire, l'état possédait même ses propres combattants, placés sous l'autorité du Prince et qui apparaissaient lors des jeux donnés par ce dernier.

Tous les hommes se battant dans l'arène n'étaient pas des gladiateurs professionnels, et l'on trouvait aussi bien des condamnés à mort que des prisonniers de guerre, des esclaves ou même des hommes libres ne possédant pas la citoyenneté romaine. Un esclave devenu gladiateur et spécialement entraîné pour cela pouvait se « racheter » et obtenir la liberté s'il parvenait à survivre à trois années de combat.

Quiconque voulait devenir gladiateur s'engageait dans une *familia* appartenant à un entraîneur/imprésario, le *lanista*. Il prêtait lors de son engagement un serment sans équivoque où il acceptait de se voir infliger les pires traitements, blesser, battre, brûler et mettre à mort par son maître...

Un entraînement très sévère s'ensuivait, au sein d'une école-caserne, qui consistait en cours d'escrime contre un pieu (*pallus*) figurant l'adversaire. Selon ses capacités, chaque homme était rangé dans une catégorie, la plus importante étant la *primus pallus*, qui rassemblait les plus adroits. Une stricte discipline régnait dans les casernes et les châtiments étaient fréquents pour les plus récalcitrants. Mais en raison de leur « valeur », les gladiateurs faisaient également l'objet d'une attention particulière de la part de leurs maîtres qui s'attachaient à les maintenir en parfaite condition physique, notamment en les nourrissant et en les soignant particulièrement bien. La veille des combats, les gladiateurs avaient même droit à un traitement spécial et on leur offrait notamment un repas somptueux (la *libera cena*) auquel un public choisi pouvait assister.

Sous l'empire (premier siècle de notre ère), les gladiateurs n'étaient plus considérés comme des condamnés en sursis mais étaient devenus de véritables vedettes, des athlètes n'hésitant pas à risquer leur vie. Ainsi vit-on

souvent de jeunes nobles combattre à leur tour, et l'empereur Commode lui-même descendit dans l'arène, pour confirmer que le courage impérial était autre chose qu'une expression abstraite...

De multiples représentations (statues, mosaïques) de gladiateurs sont parvenues jusqu'à nous, mais les détails exacts de chacune des catégories de combattants qui se sont dégagées au fil du temps restent encore discutés, les textes à ce sujet étant peu clairs. Ce qui est sûr, c'est que le spectacle faisait appel à des règles codifiées afin d'obtenir un maximum de suspens, les combats se déroulant désormais dans des monuments spécialement édifiés dans ce but et principalement le célèbre amphithéâtre flavien, plus connu sous le nom de Colisée. Les affrontements étaient soigneusement organisés, les plus spectaculaires se déroulant en fin d'après-midi, devant plusieurs dizaines de milliers de spectateurs « chauffés » par quelques combats de moindre importance (exécution de condamnés, combats de nains ou de femmes et « chasses » au cours desquelles des centaines de bêtes sauvages étaient proprement massacrées...)

Malgré les incertitudes subsistant, on peut cependant dégager les principales catégories de gladiateurs suivantes.

— Les **Thracés**, vêtus d'une sorte de pagne (*subligaculum*) retenu par une ceinture (*balteus*) et dont les jambes sont protégées par des jambières (*ocrea*). Le bras droit seul est protégé par une manche armée (*manica*) qui se termine soit par un glaive court dont la lame forme un angle droit, soit par une arme courbe en forme de faux. Leur équipement est complété par un petit bouclier rond tenu dans la main gauche et un casque.

— Les **Sannites** forment une ancienne catégorie qui sera par la suite divisée en deux, les *Secutores* d'une part et les *Hoplomachi* proprement dits de l'autre. Leur armement, proche de celui des Thracés, est plus léger, avec un casque sphérique, une seule jambièr (à gauche) tandis qu'un bouclier rectangulaire de grande dimension (*scutum*) leur assure une meilleure protection.

— Les **Rétiarés** ne portent ni casque, ni bouclier, ni jambièr et sont armés seulement d'un filet plombé et d'un trident. Spécialistes de la feinte et de l'esquive, ils doivent immobiliser leur adversaire avant de le tuer. La règle veut que l'on ne fasse jamais combattre deux rétiarés entre eux et qu'ils soient opposés en priorité aux *secutores*.

— Les **Myrmillons** restent la catégorie la plus controversée et combattaient sans doute sans autre protection que celle d'un bouclier. Cette catégorie encore mal connue se confond sans doute avec celle des Gaulois.

Chaque duel se déroulait après que les combattants eurent prêtés le célèbre serment « *Salut César, ceux qui vont mourir te saluent* » et était regardé avec attention par un public composé de « connaisseurs » qui décidaient du sort final réservé au malheureux vaincu en indiquant de la main la sentence ultime : pousse en haut la grâce, pousse en bas (*pollice verso*) la mort, chaque combattant, en professionnel, ayant « appris » à mourir, en l'occurrence en se laissant égorger, comme son serment d'engagement le stipulait.

l'encre d'imprimerie. Oui, je sais, ce produit n'est pas évident à trouver mais le résultat qu'il permet n'a rien à voir avec toutes les autres peintures dites métalliques. En effet, le grain du métal est d'une telle finesse qu'il n'est jamais visible et que le mélange obtenu (avec du médium à peindre) est d'une grande fluidité. Les différentes parties ont été peintes dans des nuances différentes, pour se rapprocher le plus possible de la réalité, tandis que les ombres ont été obtenues avec de la garance brune ou de la terre d'ombre naturelle. Les arêtes les plus vives sont très finement soulignées avec de l'argent pur, ce qui donne un aspect éclatant du meilleur effet.

Pour la représentation du métal nu (cotte de mailles au niveau de la manche droite) ou des parties argentées (décors des casques et jambière) c'est également de l'encre d'imprimerie (argent cette fois) qui a été utilisée, mais sur une base noire cette fois. Les creux sont alors soulignés de diverses nuances de bleu, de gris ou de noir.

Le bouclier

D'origine, la figurine est prévue pour être équipée d'un bouclier rond, en métal et orné de motifs au repoussé. Mais un second bouclier étant fourni avec le kit, destiné en priorité à être placé au sol, sous le pied du combattant, c'est ce dernier que nous avons utilisé, sa surface plus importante permettant d'y peindre des motifs allégoriques semblables à ceux visibles sur des boucliers retrouvés à l'occasion de fouilles (celles de Doura Europos, notamment). Cette figurine étant envisagée comme la représentation d'un combattant hors pair, d'une grande célébrité, pourquoi ne pas le doter d'« accessoires » au décor luxuriant. La face externe du bouclier est donc sous-couchée (en rouge ici) puis peinte à l'huile d'une manière classique, c'est-à-dire avec ombres (bords) et éclaircies (centre). Une fois la peinture bien sèche (plusieurs jours sont nécessaires, on va voir pourquoi) on peint chaque motif un par un en s'aidant d'un modèle (comme l'ouvrage de P. Connolly sur l'histoire de l'armée romaine édité par Hachette ou la série des Osprey consacrés aux Romains). Si vous n'êtes pas doué en dessin (comme votre serviteur) vous vous y reprendrez à plusieurs fois, en effaçant le motif

Ci-dessous.

La figurine réalisée et peinte par l'auteur lui-même, Stefano Borin. Comme on peut le constater en comparant avec les photos de la page précédente, la version choisie est ici celle prévue d'origine, avec le bouclier rond et le poisson porté sur la visière du casque. Photos © White Models.





Ci-dessus.

Encore une autre version de la même pièce, réalisée cette fois par l'Allemand Michael Volquarts, médaille d'or en catégorie peinture au dernier Mondial de la Miniature de Paris.

raté d'une goutte d'essence de térébenthine, d'où l'intérêt d'un support parfaitement sec...

Lorsque vous êtes satisfait (sic) du résultat, vous pouvez encore parfaire l'aspect final en ajoutant quelques inscriptions (visibles sur les boucliers cités précédemment) et qui se rapportaient aux personnages représentés. Attention à ce sujet à la graphie des lettres, différente de celle que nous connaissons actuellement.

Derniers détails et finition

La finition consiste à fixer définitivement les éléments réalisés séparément, comme le cimier empanaché du casque, le masque facial (dont tous les trous auront été « débouchés »), le bouclier et le glaive. Le personnage est alors collé sur le socle fourni, sur lequel se trouvent les armes d'un adversaire malheureux et notamment une manica et un glaive, ainsi que le bouclier rond cité plus haut. Comme on l'a dit, on veillera à ce que l'attitude du personnage soit correcte, bien horizontale, la jambe gauche, légèrement surélevée devant reposer sur un objet. Puis une portion de sol d'arène est simulé avec du Polyfilla sur lequel est saupoudré du sable très fin, peint dans des nuances de beige et de blanc. Comme on peut le constater, nous n'avons pas souhaité donner à cette figurine un caractère « opérationnel » en ajoutant, par exemple, des traces de sang sur les armes, les vêtements ou même le sol. Dans notre esprit en effet, il est davantage conçu comme un champion de l'arène immortalisé dans ses plus beaux effets, symbolisant à la fois une certaine morgue et une sourde satisfaction d'avoir échappé à une mort sans cesse présente, que comme un simple combattant venant de terrasser un énième adversaire moins doué lors de l'une de ses sombres boucheries dont les Romains furent si friands, spectacles sinistres qui entachent à tout jamais leur mémoire. □

BIBLIOGRAPHIE

- *Cruauté et civilisation, les jeux romains*. R. Auguet. Flammarion.
- *La vie quotidienne à Rome*. J. Carcopino. Le livre de poche.
- *La civilisation romaine*. P. Grimal. Champs Flammarion.



CHARGEZ !

En matière de figurines, peu de sujets sont aussi spectaculaires qu'une charge de hussards. Depuis de nombreuses années ces célèbres cavaliers ont souvent été représentés, à différentes échelles et par de nombreuses marques.

Raul GOMEZ, David ROMERO,
Fernando ANDREA et Fidel RINCON





Il y a quelques semaines, la firme espagnole Andrea a commercialisé cinq hussards en 54 mm, composés de pièces entièrement interchangeables, une formule jusqu'à présent inédite et qui a été largement mise à profit pour la réalisation du diorama faisant l'objet du présent article.

La fabrication du diorama (D. Romero)

Avec la sortie officielle des hussards Andrea, la tentation de les utiliser à l'intérieur d'un diorama de grande envergure fut trop forte et c'est tout une équipe qui s'est mise au travail pour représenter ces célèbres cavaliers au cours d'une charge. Bien qu'il ne soit pas le plus coloré, c'est le 7^e régiment qui a été choisi parmi les possibilités offertes par le guide en couleur qui

accompagne chaque kit du fabricant madrilène. L'idée générale de départ du diorama est plutôt simple. Un socle en contre-plaqué rectangulaire d'un centimètre d'épaisseur est utilisé, sur lequel sont disposées deux épaisseurs de liège qui constitueront les principales masses du terrain sur lequel vont galoper nos dix hussards.

Diverses compositions sont alors envisagées, chaque position étant essayée «à blanc» avant que des trous soient forés dans le terrain, qui recevront les tiges métalliques placées dans les jambes des chevaux et qui assureront ainsi la solidité de l'ensemble.

Un pont romain (un décor faisant partie de la gamme d'accessoires Andrea) est alors installé dans le diorama. Il représente un complément idéal à l'ensemble et va devenir le point central de la composition, tout en permettant d'homogénéiser les deux niveaux du terrain dont on a précédemment parlé. Ce pont est tout simplement maintenu en place au moyen de six vis.

Ci-dessus.
Différentes étapes de la réalisation du décor, ce dernier étant d'une taille imposante (plus de 50 centimètres de long) afin d'accueillir tous les cavaliers. L'emplacement du pont (accessoire Andrea) est d'abord déterminé, mais celui-ci ne sera mis en place que lorsqu'il aura été peint. Les cavaliers sont intégrés au décor après avoir été réalisés séparément, quelques raccords étant pratiqués au niveau du terrain, à l'endroit où sont collées les jambes des chevaux.

généraliser les deux niveaux du terrain dont on a précédemment parlé. Ce pont est tout simplement maintenu en place au moyen de six vis.

Sous le pont coule un ruisseau, qui se perd dans le terrain, tandis que plusieurs sentiers sont représentés, le long et sur le pont, perpendiculairement au cours d'eau. Harmonieusement disposés sur ces deux axes principaux, le groupe de hussards sera placé de façon à donner



Conversions

Conversion 1

Cavalier : tête S7F12, torse et jambes S7F11, bras droit (courbé) S7F13, bras gauche S7F15
Cheval : S7F14 avec queue et tête S7F11 (une portion du cou étant coupée pour pouvoir la redresser)

Conversion 2

Cavalier : Tête et bras gauche S7F15, torse et jambes S7F11, bras droit S7F13
Cheval : S7F12 avec tête S7F13

Les plots du cheval doivent être supprimés afin de recevoir la partie avant de la schabracque, ce qui permet de repositionner le cavalier.

Conversion 3

Cavalier : Tête, torse, bras droit et jambes S7F12; bras gauche S7F15.
Cheval : S7F14 avec tête S7F11 et queue S7F13.

Conversion 4

Cavalier : Tête, torse et bras droit S7F13, jambes S7F14, bras gauche S7F12.
Cheval : S7F12 avec tête S7F15 et queue S7F13

Conversion 5

Cavalier : S7F13 avec bras droit S7F12.

Cheval : S7F13 avec queue S7F11.

une impression d'un ensemble compact et en mouvement. Une fois ces grandes lignes définies, l'ensemble du diorama est recouvert d'enduit (ici du Das Pronto, mais qui peut être remplacé sous nos latitudes par du Polyfilla) dans lequel sont introduits de petits cailloux et du sable fin avant séchage définitif.

Des plus gros rochers, en résine et tirés également de la gamme d'accessoires Andrea sont également incorporés, afin de « boucher les trous » et de combler les espaces existants en évitant une trop grande monotonie.

Une fois l'ensemble bien sec et durci en profondeur, on peut passer à la partie la plus intéressante de la réalisation de ce diorama : la peinture. Un apprêt blanc mat est passé à l'aérographe sur le sol, le pont, démontable car maintenu comme on l'a vu avec des vis, étant ôté et décoré séparément.



Les hussards pendant la campagne d'Allemagne

Par définition, la cavalerie légère symbolise le mouvement, l'un des trois moyens d'action dans l'art de la guerre. Ce mouvement est à l'origine de deux principes secondaires : la surprise et l'exploitation d'une victoire.

Sous le Premier Empire, les hussards et les chasseurs à cheval faisaient partie de la cavalerie légère.

Pendant la période 1801-1810, l'armée française comprenait dix régiments de hussards, constitué chacun de 500 à 800 cavaliers répartis en quatre escadrons à deux compagnies, composées à leur tour de deux pelotons. Ce

nombre est finalement peu élevé, surtout si on le compare aux autres troupes de l'armée impériale, mais était voulu ainsi par Napoléon lui-même car convenant parfaitement selon lui aux missions attribuées aux hussards.

Ces missions étaient essentiellement les suivantes : reconnaissance en avant-garde, recherche du ravitaillement et harcèlement des arrière-gardes ennemies. La recherche du ravitaillement et son éventuelle capture est une constante dans l'histoire de la guerre. Dans le cas des armées napoléoniennes, la capture des subsistances est une pratique héritée des armées de la Révolution qui dura tout au long de l'Empire et qui était nécessitée par le constant besoin de ravitaillement et la décision impériale qui créa le «trésor de l'armée» qui devait servir de réserve pour l'économie nationale. Pour toutes ces raisons, la cavalerie légère française a toujours inspiré les plus grandes craintes aux populations des territoires occupés.

La campagne d'Allemagne de 1806-1807 nous a semblé être la période idéale pour ce diorama et un parfait exemple de la guerre de mouvement. La cavalerie légère y joua un rôle prépondérant et parfaitement en accord avec ses missions spécifiques.

L'armée napoléonienne, contrairement à l'habitude, entra en campagne avec un certain avantage. Après Austerlitz, elle était considérée comme la plus importante et la plus moderne force militaire d'Europe. En 1806, la Confédération du Rhin fut formée à l'instigation de la France : quinze états allemands constituant un espace de sécurité entre les empires français et autrichien s'allièrent et la Prusse, devant la menace napoléonienne, signa un traité d'alliance avec la Russie, la Suède et le Royaume Uni. La quatrième coalition contre la France était née, qui allait provoquer un conflit long de dix mois.

Devant les menaces de l'armée prussienne et l'échec des tentatives menées par Napoléon

pour parvenir à la paix avec le Kaiser Frédéric Guillaume III, les Français débâtèrent leurs préparatifs. Devant 150 000 Prussiens très confiants dans leur supériorité, Napoléon rassembla plus de 220 000 hommes, ce nombre incluant les alliés allemands de la Confédération du Rhin.

La réserve française était constituée de la ligne et de la cavalerie légère, commandée par Joachim Murat. Parmi ces troupes se trouvait le général Lassalle qui considérait qu'un hussard qui n'était pas mort à trente ans était un «jean-foutre». Il commandait «l'Infernale» constituée des 5^e et 7^e régiments de hussards.

Au début d'octobre, le maréchal Bernadotte commença son avance et mis l'ennemi en déroute à Schleiz. Le 10 du même mois, le prince Louis Ferdinand de Prusse tenta de franchir la Saal, mais il fut refoulé par les Français et une série de poursuites s'ensuivit.

La brigade du général Treillard, composée des 9^e et 10^e régiments de hussards se mit à poursuivre l'armée prussienne en déroute. C'est à cette occasion que se produisit l'un des faits d'armes les plus célèbres. Pendant la poursuite, le maréchal des logis Guindey du 10^e hussards tenta d'arrêter un colonel ennemi qui n'était autre que le prince Louis Ferdinand. Après une lutte sanglante au cours de laquelle le Français fut blessé par deux fois, le prince prussien fut mortellement blessé. Lorsqu'il apprit cela, Napoléon déclara que son hussard aurait été décoré si le prince avait été capturé vivant...

Peu après se déroulèrent les deux batailles capitales de l'Éna et Auerstaedt, pendant lesquelles Napoléon et le maréchal Davout défèrent les défenses de l'ennemi et poursuivirent ce dernier sur des centaines de kilomètres dans les semaines qui suivirent. L'armée prussienne avait perdu le tiers de ses effectifs et le chef du corps d'armée principal, le duc de Brunswick-Lüneburg perdit la vie. Toutefois, une grande partie de l'armée s'était échappée et Napoléon décida de la capturer à tout prix, avant qu'elle parvienne à rejoindre les Russes. C'est dans ces conditions de Murat écrivit à l'Empereur, le 19 octobre :

«Sire, une telle défaite ne s'est jamais vue. le désordre et l'abatement ne peuvent être plus considérables; l'ennemi est en désordre et tota-

lement désorganisé, l'armée prussienne est terrifiée et la présence d'un seul de vos hussards suffit à faire trembler tous les fugitifs.»

Cette remarque d'un témoin direct et d'un acteur essentiel de ces combats résume parfaitement l'état d'esprit de cette campagne d'Allemagne et l'importance prise par la cavalerie légère. L'urgence mise à pourchasser l'ennemi était telle que Lassalle tenta de se suicider lorsqu'il apprit que le général Blücher, qui commandait la cavalerie prussienne était parvenu à le tromper en invoquant une fausse trêve et s'était échappé. Apprenant que Lassalle avait été mal informé, Napoléon lui pardonna et lui ordonna de continuer sans relâche la poursuite.

Le 23 octobre, Berlin se rendit mais les Prussiens conservèrent 60 000 hommes à l'abri des Français. La brigade Treillard (9^e et 10^e hussards) prit la forteresse de Spandau : 50 hussards suffirent pour cet exploit !

Lassalle, le grand héros, réalisa deux nouveaux exploits. A Zehdenick à la tête de 300 hussards de son «Infernale» il fit plus de 500 blessés chez l'ennemi et participa à l'encerclement de Prenzlau où le prince Hohenlohe se rendit. Pourchassant Blücher qui maintenait à l'écart des Français la plupart de ses hommes, l'«Infernale» parvint à Stettin. Le port était défendu par 5 500 hommes et de l'artillerie. Après des manœuvres de couverture et ayant lancé un ultimatum à la garnison, Lassalle obtint la reddition de la place forte. Voyant le petit nombre des vainqueurs, certains prisonniers tentèrent de se révolter mais il était trop tard, les hussards français les chargèrent et retournèrent la situation. La légende de l'«Infernale» faisait désormais partie de l'Histoire.

Quelques jours après, Blücher échappa à un nouveau désastre dans la ville de Lübeck, mais sa retraite fut coupée par la cavalerie de Murat et finalement, le 7 novembre, il se rendit à Schwartau.

La campagne d'Allemagne dura encore quelques mois, jusqu'à la prise de Dantzig l'année suivante. D'autres combats devaient encore se dérouler jusqu'à la paix de Tilsit qui fut signée en mai 1807 mais ceci est une autre histoire...

C. Santos





Le sol est entièrement peint à l'acrylique (Andrea) selon une technique proche de la peinture sur toile traditionnelle. La palette utilisée est composée de verts, de gris, de marrons et de rouges, mélangés directement sur le sol avant qu'ils ne sèchent. Ensuite, l'ensemble est éclairci avec du beige, légèrement dilué à l'eau, puis brossé à sec avec des couleurs claires. Les ombres les plus marquées (replis prononcés du terrain) sont réalisées avec différents gris, du noir et par endroits du bleu très dilué. Les lichens des rochers sont reproduits avec du gris, du vert pâle ou de l'orange.

La teinte de base du pont est un gris verdâtre, brossé à sec avec du gris clair, sur lequel de la mousse a été reproduite.

La végétation est composée de morceaux de mousse synthétique broyée, d'herbe artificielle (modélisme ferroviaire) et de branches de thym, homogénéisées par différents voiles de peinture verte, marron et rouge, passés à l'aérographe. L'arbre est composé de véritables branchages, sur lesquels ont été collées des feuilles artificielles (modélisme ferroviaire là encore), les petites fleurs étant simplement des touches de peinture blanche violette ou jaune.

L'eau du petit ruisseau est en résine à deux composants dans laquelle l'empreinte des figurines a été formée avant solidification définitive. Toujours pendant que le produit est souple, quelques traces de courant ont été simulées.

La touche finale consiste à installer le pont, réalisé séparément, dans le décor et à dissimuler les joints avec un peu de mastic et de l'herbe peints à l'aérographe.

Les conversions (F. Andrea)

Les possibilités de conversion offertes par ces figurines sont immenses. Chaque kit est en effet composé d'une multitude d'éléments (bras, têtes, torsos, etc.) qui, combinés au gré de chacun, permettent facilement d'obtenir «sa» figurine, différente de celle qui sort de la boîte. En plus, deux têtes différentes (colback ou shako) ainsi que des pelisses et des ceinturons séparés permettent de reproduire tous les régiments, avec à chaque fois leurs particularités. Les conversions réalisées dans ce diorama (cinq en tout, l'autre moitié de la charge étant composée de figurines montées directement de la boîte) sont très simples et largement à la portée d'un débutant, l'usage du mastic ou une transformation n'étant quasiment pas nécessaire. Étant don-

né que les techniques mises en œuvre pour la réalisation de ces pièces sont simples et ont souvent été expliquées dans ce magazine, nous ne nous étendrons donc pas davantage sur ce sujet.

Mise en couleurs (D. Romero et F. Rincon)

Peu de choses à dire concernant la peinture des figurines de ce diorama : le guide de couleurs se trouvant dans chaque boîte est en effet explicite à ce sujet et donne en outre la liste des teintes (gamme Andrea «napoléonienne» acrylique) à utiliser. Il suffit donc de suivre les indications en se souvenant que la technique employée pour l'acrylique est différente de celle de l'huile et fait appel à une succession de couches de couleur légèrement différentes, plutôt qu'à un mélange entre un ton de base et un clair et un foncé, dans le frais. □



LES LANCIERS ROUGES DE LA GARDE IMPÉRIALE (1810-1815)

**C'est sous ce nom
qu'est communément
retenu le deuxième
régiment de cheval-
légers lanciers
de la Garde Impériale,
dit aussi « hollandais »
de par son origine.**

Michel PETARD

Remarquable par son uniforme à dominante rouge, il se distingue ainsi de ses aînés du Premier régiment, les « Polonais ».

Chronologie historique du corps

— 16 juin 1810. Le premier régiment de hussards hollandais est supprimé par décret de Louis Bonaparte, roi de Hollande, alors que l'on s'apprêtait à faire passer le corps dans la Garde hollandaise. Il sera le noyau des futurs « Lanciers rouges ».

— Juillet 1810. Abdication de Louis Bonaparte et annexion de la Hollande à l'Empire français.

— Août 1810. Les cavaliers du Premier hussards hollandais arrivent à Versailles, ville qui restera le lieu de casernement des Rouges.

— 13 septembre 1810. Napoléon décrète l'incorporation de cette troupe dans la Garde Impériale comme 2^e régiment de cheval-légers lanciers, après celui du 1^{er} régiment polonais.

— Octobre 1810. Le régiment est organisé à quatre escadrons, dont certains complétés par des gardes du corps et des hussards du 3^e régiment hollandais.

— 1811. L'organisation du régiment se poursuit, l'habillement est achevé le 15 août.

— 17 février 1812. Départ du régiment pour la Russie.

— 11 mars 1812. Augmentation d'un cinquième escadron franco-hollandais.

— 10 janvier 1813. Nouvelle augmentation à huit escadrons.

— 6 mars 1813. Nouvelle augmentation à dix escadrons : les cinq premiers de Vieille Garde et les autres de Jeune Garde.

— 12 mai 1814. Après la première abdication et le retour de la monarchie, le régiment est ramené à quatre escadrons sous le nom de « Corps royal des cheval-légers lanciers de France ».

— 8 avril 1815. Avec les Cent Jours, le régiment est licencié et immédiatement réorganisé sous le titre de « régiment de cheval-légers lanciers de la Garde Impériale ». On lui incorpore alors un escadron de cheval-légers polonais, rentré avec Napoléon de l'île d'Elbe.

— 1^{er} octobre 1815. Après la seconde abdication, c'est le début des licenciements : l'escadron polonais entre au service de la Russie ; le 9 novembre licenciement du 3^e escadron, le 16 novembre licenciement du 4^e escadron, le 21 décembre, licenciement du 2^e escadron et le 22 décembre, licenciement du 1^{er} escadron et de l'état-major.

PREMIERE TENUE UNIFORME (1810-1811)

Lors de la création du corps, en septembre 1810, les cavaliers portent alors la tenue de leur ancien corps, l'uniforme de petite tenue des hussards hollandais. Celui-ci sera maintenu tel quel jusqu'en août 1811. En voici la description : schako ordinaire sans plaque, avec cocarde et plumet noir, cordon natté jaune. Habit rouge à revers pointus à la chasseurs, passepoils, collet, parements pointus, gilet et pantalon bleu foncé. Ces derniers vêtements sont tressés à la hongroise. Les boutons sont demi-bombés avec des épaulettes et aiguillettes de couleur jaune. Schabraque en drap et portemanteau bleus galonnés de jaune. Buffleterie de cuir fauve. Manteau bleu de ciel.

L'UNIFORME DÉFINITIF (1811-1815)

C'est le 10 février 1811 que l'Empereur décrète la tenue du 2^e régiment de lanciers : « *Le Second régiment de Cheval-légers Lanciers de notre Garde, aura la même coupe d'habit et la même coiffure que le Premier régiment. Il conservera sa couleur écarlate pour le fond de l'habit avec bouton et distinction jaune. La couleur distinctive pour les revers, collet et parements sera bleu de ciel.* » (En fait il s'agit du « bleu céleste foncé »). Ce superbe uniforme à la polonaise habillera le 2^e régiment pour le 15 août 1811, date anniversaire de la naissance de Napoléon.

Le czapka

D'inspiration typiquement polonaise, cette coiffure (dite aussi schapska) caractérisée par son pavillon carré est gainée de drap écarlate cannelé avec bandeau de cuir noir, visière cerclée de laiton, galon et soutaches de laine jaune, angles de plateau renforcés de fleurons de laiton dont celui de droite est muni d'un crochet pour relever la gourmette jugulaire. Plaque de laiton rayonnante dont le centre de cuivre argenté supporte un N et sa couronne en laiton poli. La gourmette, composée d'anneaux enlacés, est doublée de drap écarlate et s'ajuste à partir de rosaces latérales de laiton estampé représentant la tête de Méduse, plus tard le mufle d'un lion. La rosace de droite est munie d'un crochet pour la tenue de la gourmette. La garniture est composée d'un cordon de laine jaune et d'un plumet blanc fiché au-dessus de la cocarde.

La kurtka

Emprunté à la mode polonaise, mais moins étriqué que celui porté au 1^{er} régiment, cet habit-veste est en drap écarlate avec collet, revers, parements et retroussis bleu foncé.

Passepoil de même couleur sur les tailles du dos, des manches, sur les basques et les poches et sur la patte de ceinturon à gauche. Brides d'épaulette et d'aiguillettes, aiguillette et épaulette en laine jaune à tournante bleue. Le kurtka comporte 22 gros boutons de laiton uni demi-sphériques et sept petits. En petite tenue et en campagne, les revers sont croisés découvrant ainsi la doublure écarlate. Par temps froid est porté un gilet sans manches et de couleur inconnue.

Le pantalon

Il est de drap écarlate à grand pont et bordé aux coutures extérieures d'un liseré bleu lui-même souligné de deux bandes de même couleur, laissant apparaître un espace étroit du fond écarlate. Ce vêtement est tendu par un sous-pied venant se boutonner sur l'extérieur à un gros bouton uniforme.

Les bottes

Elles sont dites « à la Mameluck » à tige basse coupée en rond avec éperon noir fixé par un coin et des vis au talon.

Le manteau

Du type « manteau-capote » car muni de manches, cette indispensable couverture du cavalier est taillée dans un drap bleu céleste de nuance claire et garnie d'une large rotonde dite aussi « collet ». Le haut col est en drap écarlate. Boutons de bois gainés de la couleur du fond.

Autres accessoires vestimentaires

Notons les gants chamois à crispins blancs piqués en bordure, la surculotte ou pantalon de route en drap bleu foncé garni de veau noir à l'entrejambe, aux tailles extérieures boutonnées de 18 boutons uniformes et soulignées d'une large bande de drap écarlate. Des poches situées en oblique sous la ceinture et ouvertes vers le haut comportent cinq boutons uniformes, dont deux purement décoratifs. La veste d'exercice faisant office aussi de vêtement de pansage est en drap bleu céleste à manches, croisée sur le devant avec deux rangées de boutons uniformes et collet écarlate. Le corps est coupé en rond et les parements ronds de la couleur du fond fermés dessous par deux petits boutons. Ne négligeons pas l'indispensable housse de czapska en toile cirée noire, ainsi et surtout que le bonnet de police taillé à la dragonne, à flamme écarlate soutachée de jaune et gland idem, avec le bandeau de drap bleu foncé galonné de jaune. Pour l'exercice ou les travaux salissants, le lancier dispose d'un pantalon de treillis boutonné de chaque côté de 18 boutons d'os.

Harnachement

Il se compose d'une selle de type cheval-légers à quartiers en cuir et panneaux, équipée de fontes, étrivières et étriers, croupière et poitrail dont l'ornement de laiton figure un soleil. Afin de soutenir la lance, une botte est lacée à l'étrier droit jusqu'en 1812, il y en a une à chaque étrier ensuite. La têtière de bride ornée du même soleil de laiton, métal repris pour la chaînette de tête, le croissant de sous-gorge, les boucles et fleurons ainsi que les bossettes de mors. Le filet et le licol de parade sont garnis de drap écarlate en dent de loup. La schabraque en drap bleu est passepoilée de deux galons jaunes, l'un de 54 mm sur l'extérieur, l'autre de 20 mm. Les pointes sont décorées de l'aigle couronnée en laine jaune. Par dessus est un faux siège mobile en peau de mouton noir bordée de dents de loup en laine jaune. Le portemanteau cylindrique est en drap écarlate, galonné à chaque extrémité de laine jaune et d'une ganse ronde de même couleur.

Équipement et armement

Buffleteries blanches piquées en bordure. Ceinturon large à bélières et plaque à l'aigle en laiton.

VIEILLE GARDE



Ci-dessus, de gauche à droite.
 ♦ Trompette de Vieille Garde
 en tenue de parade, 1812-1813.
 ♦ Lancier de Vieille Garde
 en grande tenue, 1812.
 ♦ Brigadier de Vieille Garde
 en tenue d'exercice d'été, 1813.

SOUS-OFFICIERS DE VIEILLE GARDE



Ci-dessus, de gauche à droite.
 ♦ Maréchal-des-logis de Vieille Garde en grande tenue.
 ♦ Fourrier de Vieille Garde en tenue d'exercice et de campagne.
 ♦ Maréchal-des-logis-chef de Vieille Garde en grande tenue.

VELITE ET LANCIERS DE JEUNE GARDE



Ci-dessus, de gauche à droite.

- ♦ Vélite en tenue d'exercice.
- ♦ Lancier de Jeune Garde en grande tenue, 1813.
- ♦ Lancier de Jeune Garde en tenue de campagne, 1813-1814.

OFFICIERS SUPÉRIEURS EN TENUE DE PARADE



Ci-dessus, de gauche à droite
Officiers supérieurs en tenue de grande parade :
♦ Capitaine en tenue de parade.
♦ Officier en tenue de quartier
et bonnet de fantaisie à la polonaise.
♦ Officier en tenue de société.

Il supporte le sabre de la cavalerie légère de la garde. Les lanciers sont équipés de la giberne de cuir noir à pattelette festonnée chargée de l'aigle couronnée en laiton et du porte-giberne de cuir blanc piqué à garnitures et boucle de laiton. Après réception des carabines an XIII à baïonnette en juillet 1813, un porte-carabine sera couplé au porte-giberne et un porte-baïonnette mobile sera boutonné au ceinturon. Quant à la lance, les Rouges reçoivent en un premier temps le type à boule, puis très vite le modèle allégé réglé en février 1811. Plus tard, au retour de Russie, ils toucheront le modèle de 1812. Les lanciers disposent de deux flammes, avec le blanc vers la pointe et le rouge au-dessous, contrairement aux Polonais du 1^{er} régiment, l'une en soie réservée à la parade, l'autre en blicourt pour les autres occasions. En route, les flammes sont enroulées et gainée d'une housse de taffetas noir lacée. Enfin, tous les rouges sont armés d'un seul pistolet du modèle an XIII.

Distinctions des grades

- Brigadier : deux galons de laine jaune placés en chevrons au-dessus de chaque parement.
- Maréchal-des-logis : un galon d'or soulignant chaque parement.
- Maréchal-des-logis-chef : deux galons d'or soulignant chaque parement.
- Fourrier : un galon d'or soulignant chaque parement et un galon d'or étroit cousu en travers sur chaque bras. Pour les sous-officiers (maréchaux des logis, maréchaux des logis chefs, fourriers) les passementeries (cordon de czapska, épaulettes, aiguillettes, les passants et le grand galon de czapska) sont en or. Les chevrons d'ancienneté posés sur le bras gauche sont en laine jaune, en or pour les sous-officiers. En petite tenue, ceux-ci ont une redingote bleue à deux rangées de sept boutons, ornée des mêmes galons de grade que le kurtka.

Les trompettes

Ceux-ci sont établis au nombre de six par escadron et disposent de deux tenues uniformes : celle de grand uniforme et celle réservée pour le service ordinaire.

● **Grand uniforme.** Czapska et kurtka blancs à distinctives écarlates bordées de galon d'or, idem pour les boutonniers, boutons dorés, plumet blanc à tête écarlate ; cordon de czapska et de trompette, aiguillettes et épaulettes écarlates et or ; pantalon écarlate à double galon galon d'or, ceinturon étroit rouge bordé d'or, ceinture large sans plaque et porte-giberne galonnés d'or sur fond rouge, schabraque écarlate à passepoil et large galon d'or, siège mobile en mouton blanc à feston jaune, giberne à flancs dorés, trompette à cordon rouge mêlé d'un tiers d'or avec glands assortis. Flamme à double face de taffetas bleu foncé, franges et cordons en or, banderole d'argent cordonnée d'or et doublée de rouge avec inscription en soie noire, aigle, N, couronnes et motifs d'angles brodés en or.

● **Petit uniforme.** Kurtka et pantalon de drap bleu céleste de même coupe que le grand uniforme avec le galonnage identique, sauf qu'il n'y a aucune boutonnière de galon et que le pantalon est galonné d'écarlate. Cordon de trompette de laine jaune mêlée de rouge et absence de la flamme. Le ceinturon étroit est le seul utilisé.

Les officiers

En règle générale, ceux-ci portent l'uniforme de la troupe, à ceci près : tous les éléments métalliques sont dorés, les galons en or, le drap plus fin et les couleurs plus vives ; plumet en plumes de vautour et en héron pour les officiers supérieurs ; buffleteries gainées de tissu d'or. Écharpe en tissu d'or rayé de soie bleue pour la grande parade. Sabre d'officier de cavalerie légère de type « à la chasseurs ». Giberne garnie de

métal doré à pattelette de maroquin rouge. Schabraque galonnée d'or à siège en peau de léopard, garnitures de harnachement en métal doré. Signalons que, contrairement à la troupe, l'aiguillette est portée sur l'épaule droite, sauf chez les officiers adjudants-majors. La petite tenue est plus modeste et les revers de kurtka boutonnés du côté des aiguillettes ; le pantalon est bleu foncé à galons latéraux en or et le czapska gainé de toile cirée. Giberne et banderole sont housées de maroquin rouge à boutons dorés et le ceinturon galonné remplacé par celui de la troupe ou bien un ceinturon étroit à la hongroise. Hors du service, les officiers disposent d'une redingote bleu foncé avec un pantalon guêtre à la polonaise bleu à bandes rouges, le chapeau, le ceinturon étroit blanc ou noir et le sabre. Une tenue de société est prévue avec le surtout écarlate à collet, parements et passepoils bleu foncé ; gilet et culotte blancs, souliers à boucles, chapeau à ganses, plumet et épée.

Vélites

Ces soldats, issus d'une école de cadres, portent le même uniforme que les Rouges mais s'en distinguent par le plumet noir à tête blanche et la passementerie. Cordon de czapska. Épaulette et aiguillette mêlée de jaune et de bleu. Leur sabre étant du modèle an XI de cavalerie légère.

Jeune Garde

Composant les cinq derniers escadrons, ces lanciers ont le kurtka aux couleurs inversées, bleu à distinctives écarlates. Dépouillés de l'épaulette et de l'aiguillette, ils reçoivent deux contre-épaulettes jaunes. Manteau-capote de drap écru à collet écarlate. Czapska sans plaque, mais ornée d'un N de laiton poli. Buffleteries blanches, sans piqures et sabre an XI de cavalerie légère. Schabraque sans passepoil jaune à galon unique et siège de mouton fixe sans dents de loup. □

AZIMUT PRODUCTIONS

LE SPECIALISTE DE LA MINIATURE MILITAIRE 1/35

Tél : 01.43.07.06.16

Fax : 01.43.47.11.93

171, rue de Charenton

75012 PARIS



CE / modèles pour collectionneurs, ne convient pas aux enfants de moins de 14 ans

FM COLLECTION

- 1 Vercingetorix (cavalier + cheval) 490 FF
- 2 Gendarme de Flandres (cavalier + cheval) 490 FF
- 3 Chevalier de la Toison d'or (cavalier + cheval) 420 FF
- 4 Carabinier Porte étendard (métal / cavalier + cheval) 780 FF
- 5 Saynète Duguesclin (métal / cavalier + 3 piétons) 450 FF



JAGUAR

- 1 Cosaque 1944 1/9" 469 FF dispo 08/98
- 2 Nosferatu Buste by Mike Good 1/6" 599 FF dispo 08/98
- 3 Grenadier de la Garde 120 mm 279 FF dispo 08/98



CONCORD PUBLICATIONS 149 FF

Un ouvrage sur les guerriers Celtes à travers l'Europe Antique avec de superbes illustrations signées Angus McBride.



Dans la même collection
LES ROMAINS 149 FF

VERLINDEN 120mm



Officier Grenadier de la Garde 204 FF
Général Robert E. Lee 204 FF

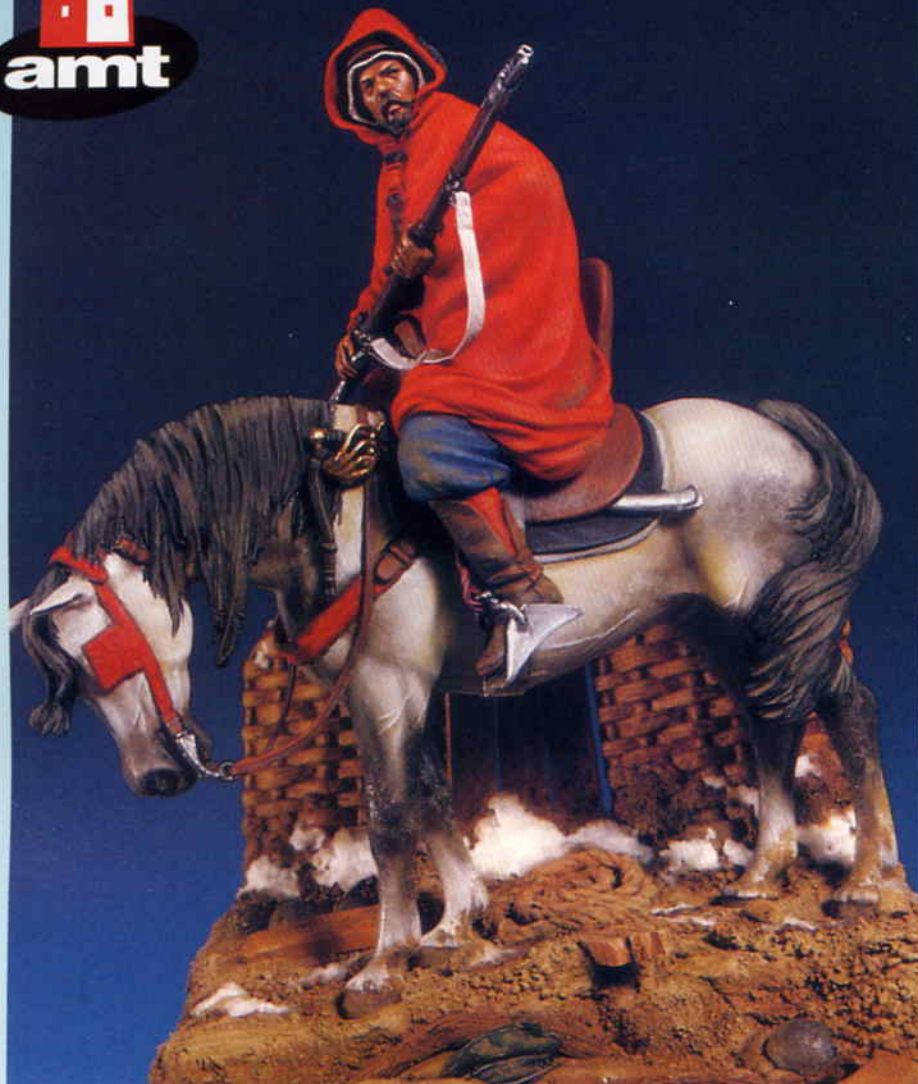


Ouverture de la boutique : du Lundi au Samedi, de 10 h à 19h00 sans interruption
171, rue de Charenton - 750102 PARIS

COMMANDEZ par Courrier ou Téléphone

Frais de port : commande de - de 600 FF = 35 FF,
+ de 600 FF = 55 FF, + de 1000 FF = gratuit





Ci-contre.
« 1^{er} régiment de Spahis à Sebastopol (1854) », par les frères Stefano et Pasquale Cannone. Avec cette superbe pièce, le tandem italien remporte la médaille en or véritable qui récompense la plus belle pièce de la catégorie Figurines.
(Création 80 mm).

En bas.
« Décurion de la première cohorte », d'Eduardo Lopez. La décoration du bouclier à elle seule explique la médaille d'or attribuée !
(Soldiers 90 mm).

1. « Consul romain », de Luis Martin. Médaille de bronze pour cette pièce Pegaso (90 mm) qui est un « support » idéal pour les peintres de talent.

2. « Chasseur du 90^e bataillon (1859) ». Autre création des fratelli Cannone et autre médaille d'or.
(80 mm).

3. « Général Colbert », de Francesco Terlizzi. La délégation italienne était importante à ce quatrième concours de l'AMT et ce figuriniste remporte avec cette transformation en 54 mm une médaille d'argent.

4. « Lawrence d'Arabie », de Miguel Rojo. Une pièce ancienne (Andrea 54 mm) mais qui n'a pas perdu de ses qualités. Médaille de bronze.

5. « L'empereur », de Juan Carlos Avila. Médaille d'or.
(Plat d'étain 75 mm).

6. « Tambour des Grenadier Guards en 1854 », de Juan Carlos Avila Ribaldas. Médaille d'or. Si cela vous rappelle un certain Bill H., c'est voulu !
(Création, 54 mm).

7. « De Colbert », de Juan Carlos Avila. Médaille d'or.
(Le Cimier, 54 mm).

8. « Kaiser, Bapaume 1918 », de Miguel Felipe Carrascal. Médaille d'or.
(Transformation, 54 mm).

9. « Stalingrad », de l'italien Roberto Chiacchiarini. Médaille d'argent pour ce diorama à deux niveaux.
(Transformation, 54 mm).

Photos : Rodrigo Hernandez Cabos

IV^e CONCOURS DE L'AMT

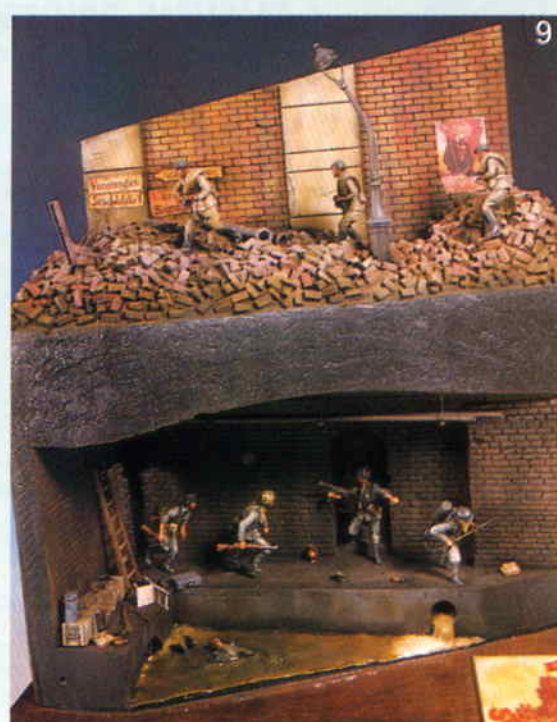
Le concours de l'AMT (Asociacion Modelista Torrent), dont la quatrième édition s'est déroulée à la fin du mois d'avril dernier près de Valence, est devenu désormais la première manifestation consacrée à la figurine en Espagne. Et quand on connaît la qualité des figurinistes ibériques, on n'a aucun mal à imaginer que les pièces présentées étaient de très grande qualité !

Le concours de l'AMT est ouvert à toutes les disciplines du maquettisme, du blindé au bateau, de l'avion à la figurine, catégorie sans doute la plus fréquentée de cette compétition. Devenue en moins de quatre années la plus importante manifestation de la Péninsule, cette édition 1998 s'est non seulement distinguée par une très nette augmentation du nombre des œuvres présentées (plus de 800 au total) mais également par la présence de nombreux auteurs étrangers, renforçant ainsi sa position internationale.

L'une des caractéristiques de ce concours, outre d'être organisé selon la formule « open » désormais très répandue dans le monde de la figurine, est l'attribution de prix spéciaux décernés dans chacune des principales catégories (véhicules, avions, figurines, etc.) et qui prennent la forme originale d'une médaille en or véritable d'une valeur supérieure à 100 000 pesetas (environ 4 000 francs).

Les figurines présentées cette année, comme vous pourrez le constater au moyen de l'échantillon que nous vous proposons ici, sont un excellent reflet de la très haute qualité de la production espagnole. Et puis, lorsque vous saurez que parmi le jury figuraient des noms aussi célèbres que ceux de Raul Latorre ou Jose Gallardo, vous saurez que les récompenses décernées n'ont pas été bradées ! □







Il lança des campagnes militaires dans le but d'annexer les pays de langue celtique (Irlande, Pays de Galles et Écosse) à l'Angleterre.

L'Écosse résiste

Les tentatives visant à soumettre l'Écosse ne remportèrent cependant pas un très grand succès, car il s'avéra en réalité impossible de tenir longtemps sous le joug les princes écossais. Le roi anglais connu de nombreuses victoires, dont celle de Berwick en 1296, lorsqu'il déposa le prétendant au trône écossais John Baliol et qu'il nomma un vice-roi anglais en guise de gouverneur des Écossais. Mais les problèmes d'Édouard étaient loin d'être résolus. Après Berwick, en effet, bon nombre de chefs écossais revendiquèrent leur dignité, en particulier William Wallace, un petit seigneur de campagne qui fut une véritable épée dans le pied du souverain. À la tête d'une armée de guerriers hors la loi, le héros écossais se livrait à des incursions et à des razzias contre les Anglais qui, si l'on en croit la légende, avaient assassiné sa femme et sa famille. Wallace réussit à défaire l'armée anglaise à Stirling Bridge : au terme de la bataille, il reçut le titre de « Gardien de l'Écosse » et de chevalier par Robert Bruce, prétendant au trône qui, tout d'abord indécis, finit par se ranger du côté des rebelles. Les succès de Wallace suscitèrent la colère d'Édouard Ier, qui descendit lui-même dans l'arène et le vainquit à Falkirk en juillet 1298. Après des années de fuite et d'actes de banditisme, le rebelle fut enfin capturé (1305), torturé et massacré, comme lui-même le faisait avec les Anglais. Sa tête empalée fut exposée sur le pont de Londres, et ses quatre membres envoyés en guise d'avertissement aux principales villes du Nord rebelle : Perth, Berwick, Stirling et Newcastle.

Victoire à Bannockburn

Wallace une fois disparu, ce fut au tour de Robert Bruce de jouer le rôle de symbole de la révolte. Il se proclama roi d'Écosse en 1306 et, à l'instar de son prédécesseur, se vit réduit à mener une vie de hors la loi, tout au moins les premiers temps. Édouard Ier mourut à 68 ans, un âge remarquable pour l'époque, alors qu'il se préparait à déclencher l'attaque finale et sans voir son rêve se réaliser.

Sous le règne d'Édouard II, fils inepte et déficient d'Édouard Ier, Bruce poursuivit sa politique de guérilla et passa du stade de fuyard à celui de chef incontesté. En 1314, Édouard II rassembla une grande armée et marcha sur l'Écosse afin de résoudre définitivement la

REBELLES ET HER

Édouard Ier, qui monta sur le trône d'Angleterre en 1272, fut l'un des meilleurs rois de ce pays. Premier des Plantagenêts à se considérer comme vraiment anglais, il rêvait principalement de réunir les îles britanniques en un royaume unique, estimant qu'il valait mieux pour un roi d'Angleterre poursuivre cet objectif plutôt qu'entreprendre la reconquête des territoires français perdus par la couronne.

Wladimiro CORTE

(photos de l'auteur et de D. Breffort. Traduit de l'italien par Cécile Larive)

question. La rencontre décisive eut lieu les 23 et 24 juin de la même année à Bannockburn et se solda par une victoire totale et dévastatrice des Écossais. Bien qu'inférieurs en nombre, ils surent tirer au mieux profit des techniques de guerre écossaises classiques qui prévoyaient l'utilisation des Schiltrons, les formations serrées de guerriers armés de longues lances opposant une résistance efficace aux attaques de la cavalerie lourde anglaise.

La bataille de Bannockburn régla le destin de l'Écosse pour plusieurs siècles. Les hostilités avec l'Angleterre continuèrent jusqu'en 1328, date à laquelle Édouard III (qui succéda à son père assassiné) dut se résoudre à reconnaître l'indépendance du royaume d'Écosse. Par la suite, avec l'avènement de la dynastie Tudor sur le trône anglais, les rêves de liberté s'évanouirent pour la nation écossaise : une énième et définitive rencontre, à Flodden en 1513, vit la mort du dernier souverain de langue gaélique, Jacques



IV, et la victoire sourit enfin aux Anglais. Mais ceci est une autre histoire....

Le Gardien de l'Écosse

Pour représenter les deux héros écossais, je me suis servi de deux kits de très bonne qualité en vente dans le commerce, auxquels j'ai apporté quelques modifications que je vais à présent décrire.

En ce qui concerne William Wallace, j'ai choisi le guerrier normand de chez Elite, dont j'ai particulièrement apprécié le drapé. La jambe droite me paraissant néanmoins un peu courte, je l'ai donc rallongée d'environ 1,5 mm. Pour cela, je l'ai coupée au niveau du genou et ai placé une petite tige de laiton entre la jambe et le corps, en laissant un espace vide que j'ai comblé avec du Milliput. À l'aide d'une petite tige, j'ai ensuite modelé dans le mastic encore frais la cotte de mailles à l'endroit en question.

Mon idée consistait à montrer Wallace dans la dernière période de son existence, durant ces années où il effectuait des razzias au-delà des frontières, mettant à feu et à sang les villages et les avant-postes anglais, massacrant et empa-

pas par hasard le « Gardien de l'Écosse ». Afin de souligner ce point, j'ai ajouté une broderie celte dans le bas de la cotte d'armes et j'ai orné la tunique, dont on voit les manches, d'un traditionnel motif en tartan de style ancien.

Un épisode symbolique

Un épisode de la bataille de Bannockburn m'a particulièrement frappé, et j'ai voulu l'illustrer avec la seconde figurine. Durant le premier jour de combat, alors que les armées se faisaient face et prenaient position, et que les premiers heurts se déroulaient entre les adversaires, un cavalier anglais, Sir Humphrey de Bohum reconnu de loin Robert de Bruce qui parcourait le champ de bataille en compagnie d'autres cavaliers écossais, sortit des rangs et chargea le roi. Celui-ci accepta le défi et éperonna à son tour son cheval, peut-être parce qu'il se voyait ainsi offrir l'occasion de résoudre un conflit personnel, dans la mesure où Édouard 1^{er} avait accordé aux De Bohum, justement, les terres de Bruce quand ce dernier fut contraint à l'exil. La rencontre fut d'une violence inouïe. La légende raconte que le roi écossais trancha d'un seul coup de hache la tête et le casque de son ennemi détesté.

J'ai voulu reproduire cet épisode à l'instant symbolique où le chef victorieux, descendu de cheval et sous les yeux des armées alignées, souille de sang les armes abandonnées sur le champ de bataille de l'ennemi abattu si soudainement, presque sans effort. Robert n'aurait pas dû relever le défi, car sa mort aurait apporté immédiatement la victoire aux Anglais, rendant vaines des années de guerre. Mais il l'accepte et le sort veut qu'il décide en quelques secondes de l'issue du combat et de deux cents ans d'histoire, les dernières années de liberté pour son peuple.

Une conversion simple

S'agissant de l'exécution, j'ai eu de la chance car en choisissant l'un des chevaliers en 54 mm de Pegaso, il m'a suffi de remplacer le bouclier et d'en ajouter un autre par terre, en les réalisant tous deux comme je l'ai expliqué pour celui de Wallace.

Pour la mise en couleur, j'ai là aussi utilisé les acryliques Vallejo/Modelcolor et je me contenterai de préciser ici quelques détails, sans m'étendre sur la technique. L'acier des parties métalliques, notamment, n'a pas été vraiment peint : c'est le métal du kit soigneusement poli, sur lequel j'ai appliqué les ombres avec du sépia et du noir à l'huile, en soulignant quelques détails avec de l'or en poudre de la marque Rose. Après plu-



Ci-dessus, à gauche et à droite.

Les deux héros écossais ont été facilement obtenus à partir de figurines du commerce (Elite et Pegaso en 54 mm) peu modifiées. Le plus gros du travail se situe au niveau de la peinture des faces externes des boucliers, tous deux ornés du lion d'Écosse, ou de l'intérieur en tissu damassé rouge de la cotte d'armes de Robert de Bruce.

chaque trame du dessin dans différents tons de rouge. Heureusement, les pans retroussés de la cotte sont fournis séparément dans le kit, si bien que j'ai pu les travailler avant de les assembler. □

S É C O S S A I S

lant ces ennemis qu'il haïssait tant. Voici comment je m'imagine un chef fatigué et éprouvé, victime de sa propre légende, qui ne peut désormais plus vivre que d'une seule manière : l'épée à la main. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de changer la tête, car bien que d'excellente facture, celle du kit représentait un guerrier trop jeune. J'ai également refait le bouclier, en le découpant dans une feuille d'A & B et en lui donnant une forme arrondie avant que le mastic ne se solidifie complètement. La tête empalée est une vieille pièce de rebut, resculptée avec un peu de Duro. La palissade a été réalisée à l'aide de petites branches taillées et peintes. Pour la peinture, j'ai utilisé les couleurs acryliques Vallejo, en appliquant les habituelles techniques de glacis et de hachures, et en partant des tons les plus foncés pour les éclaircir progressivement. Les visages et le décor ont été traités à l'huile.

Wallace symbolisait la révolte du peuple de tradition celtique contre le pouvoir anglais et n'était

sieurs jours de repos, j'ai enfin passé une couche de vernis transparent pour fixer le brillant. Bruce est un noble d'origine normande : il devrait donc porter des habits dignes de sa condition, comme une cotte d'armes simple, blanche, mais doublée de tissu damassé. Pour obtenir l'effet souhaité, j'ai peint l'intérieur de ce vêtement en rouge foncé, en ombrant comme d'habitude et en reproduisant la trame des dessins en rouge clair. J'ai ensuite introduit les ombres nécessaires en reprenant

Bibliographie

- *The Scottish and Welsh Wars, 1250-1400.* C. Otho. Osprey n° 151
- *Scottish Battles.* J. Sadler. Canongate.
- *Les Guerriers Celtes.* T. Newark. Melita.

LES SUISSES AU SERVICE DE L'EMPIRE

Le 27 septembre 1803, le général Ney signe un décret autorisant la levée de quatre régiments suisses, le premier d'entre eux étant formé le 15 mars 1805.

André JOUINEAU
(infographies de l'auteur)

Les Suisses servant aux côtés des Français conservent depuis l'Ancien Régime le rouge garance comme couleur de fond de leurs uniformes, la coupe de l'habit suivant les modes et les réformes de l'infanterie française. La distinc-

tion entre compagnies d'élite (grenadiers, voltigeurs) et compagnies du centre (fusiliers) procède de la même façon que pour les régiments français, tout comme les marques de grades.

L'équipement et son attribution selon les compagnies suivent également les dispositions impériales. Les réformes d'habillement de 1812 seront également appliquées aux régiments Suisses.

Le drapeau est du type 1804 et on ne connaît pas de drapeau du modèle 1812 attribué aux Suisses. Les habits du premier régiment sont distingués de jaune avec passepoil bleu ciel, couleur qui deviendra rouge en 1808.

Le 2^e régiment est quant à lui distingué de bleu foncé avec passepoil garance alors que le 3^e porte les revers noirs avec un passepoil blanc. La planche n° 191 de la collection du Plumet précise que les épaulettes de fils jaunes des sapeurs ont le corps recouvert d'écaillés en laiton.

Enfin, le 4^e régiment porte le bleu céleste passepoilé de blanc comme couleur distinctive. C'est à la suite d'une capitulation (décret) de la République du Valais et de la Confédération helvétique signé 1802 que le bataillon valaisan est créé

en 1805. L'uniforme de ces troupes est de la même coupe que l'infanterie de ligne mais distingué en blanc avec passepoil rouge. Le bataillon sera dissous en 1811 et incorporé au 11^e Léger.

Le maréchal Berthier, nommé prince de Neuchâtel fournira un corps d'infanterie en 1807 et choisira le chamois comme couleur de fond de l'uniforme, ce qui vaudra au bataillon le surnom de « canaris ».

SOURCES

- Le Bataillon de Neuchâtel. Planche Rigo Le Plumet U12.
- Le 1^{er} Régiment Suisse. Planche Rigo Le Plumet U40.
- Le 4^e Régiment Suisse. Planche Rigo Le Plumet 162.
- Infanterie légère et étrangère, sapeur du 3^e Suisse et de Neuchâtel. Planche Rigo Le Plumet 191.
- Les Suisses au service de l'Empire. J. C. Colrat in Bulletin du Biquet 4/78, 1/80.
- Guide des uniformes de l'Armée française. H. Mallot.
- Les uniformes du premier Empire, troupes étrangères. Cdt Bucquoy, Grancher.
- Napoleonic Uniforms. Dessins de H Knötel, J.R. Elting. Macmillan Publishing.
- Drapeaux et étendards de la Révolution à l'Empire. P. Chamé. Copemic.



4^e régiment suisse



Voltigeur
1808



Cornet de voltigeur
1808



Tambour-major
1808



Shako
de fusilier
1808

Bonnet
de grenadier
1808



Fusilier - 1812



Bataillon Valaisan



Sergent
Grenadier 1806



Tambour 1806



Tambour
1812



Tambour-Major
1812



Grenadier
1810



Fusilier
1810



Voltigeur
1810



Sapeur
1810

Bataillon de Neuchâtel

Habit de fusilier
Ornement
de retroussis
de voltigeur
et de grenadier



2^e régiment suisse



Fusilier - 1808



Tambour - 1808



Fusilier
Tenue de
campagne
1812



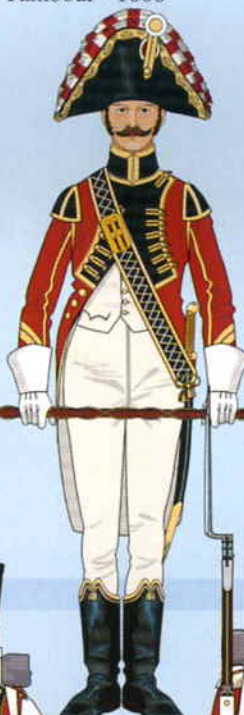
Grenadier - 1808



Voltigeur - 1808



Tambour
1808



Tambour
Major
1808



Sapeur - 1808



Tambour - 1812



Sergent de grenadier - 1814
Période de la première
Restauration



Fusilier - 1812



Voltigeur - 1812



TIREUR D'ELITE DU 2^E RIMA EN

BOSNIE

En janvier 1996
le BAT-INF-6 est créé.
Il a pour mission
de patrouiller sur une
zone de 4 000 km carrés,
entre les villes de Mostar,
où se trouve le PC
de la division, et Sarajevo.

Martial PILLEUX
(photos de l'auteur
et de D. BREFFORT)

C'est la Légion étrangère qui effectua le premier mandat du BAT-6. Avec plus d'un mètre de neige, le 2^e REP (régiment étranger parachutiste), un escadron du 1^{er} REC et quelques éléments du 6^e REG installèrent les premières positions sur les hauteurs de la Bosnie.

Le RIMA en Bosnie

Le 12 avril, un nouveau bataillon relève la Légion. Il est constitué du 2/1^{er} RIMA, du 3/3^e RIMA, du CEA 3^e RIMA, du 2/3^e RIMA et du 1/2^e RIMA qui nous intéresse plus spécialement ici. Ce bataillon est commandé par le colonel Leclerc.

Sa mission, qui consiste à contrôler l'application des accords de paix signés à Dayton, ne change pas. En revanche, ses moyens sont plus importants puisqu'ils comprennent désormais un escadron de douze blindés AMX 10 RC, six mortiers de 120 mm et quinze postes de tir Milan équipés de caméra

Mira pour la visée nocturne. Le parc de véhicules quant à lui comprend des VBL et 92 VAB.

Mission de contrôle

Pendant quatre années de guerre, les Serbes se sont efforcés de contrôler les axes routiers menant à Sarajevo. Les deux voies les plus importantes sont composées de la route Split-Zenica et d'une autre, plus importante encore, qui part du port de Ploce,

En haut, à gauche,
insigne de béret des troupes de marine

Ci-dessous.
Les différentes étapes de la création de la figurine, depuis la constitution du «squelette» jusqu'à l'application de la première sous-couche colorée du treillis camouflé. Comme on peut le constater, il s'agit bien de scratch pur, seule la tête (en plastique, prise dans la gamme Dragon) n'ayant pas été créée.





Ci-contre.
Groupe de marsouins du BAT-INF-6
en Bosnie avec, au premier plan un tireur
d'élite, dont l'insigne figure
en médaillon.
(Photo © Y. Debay,
Raids magazine)

traverse Mostar, passe par Sarajevo et atteint Tuzla, au nord. Contrôler ce dernier axe revient à asphyxier la Bosnie. Mais les Serbes, manquant de moyens, n'ont pas pu prendre Konjic, qui se situe entre Mostar et Sarajevo, et ont été contraints d'évacuer Mostar. Ils conservent malgré tout le plateau de Kluna qui leur permet de bombarder la route. Dans une région où des combats violents et nombreux ne cessèrent de se dérouler, le BAT-6 a pour mission de contrôler les mouvements de troupes, de rechercher des caches d'armes et de munitions et de saisir l'armement détenu illégalement.

Un tireur d'élite

Depuis longtemps, je souhaitais réaliser de toutes pièces une figurine représentant un soldat du contingent français en Bosnie. Après maintes réflexions, mon choix s'est porté sur un tireur d'élite.

J'ai d'abord réalisé en Milliput le torse et les hanches, puis j'ai fixé une tête prise dans la gamme Dragon, en plastique injecté. Ensuite, j'ai percé de part en part le torse au niveau des épaules et du bassin. Dans ces trous, j'ai inséré des sections de fil de cuivre de 0,7 mm de diamètre que j'ai coupées à la bonne dimension, puis j'ai simulé en Milliput les pieds

Ci-dessous.

Ces deux photos mettent bien en évidence le schéma particulier du nouveau camouflage de l'armée française ainsi que le casque très fortement inspiré du « Fritz » américain qui rappelait lui-même les modèles allemands des deux Guerres Mondiales. Le fusil FRF2 est entièrement créé et la main a été sculptée autour du fût afin d'augmenter le réalisme.

TABLEAU DES TEINTES UTILISEES

Références acrylique Andréa

	BASEE	CLAIRCIE	OMBRE
Chair	Sous-couche ocre AC15	Blanc titane Blanc AC6, Terre Sienne nat.	Terre ombre nat.
Beige camouflage	70% AC15+20% AC17+10% AC6	Base+blanc	Base+ AC17
Vert camouflage	80% AC3+10%AC17+10% AC6	Base+AC 6	Base+ AC17
Marron camouflage	80% AC 17+20% AC6	Base+AC 6	AC 17+ pointe de blanc puis AC 17 pur
Noir camouflage	80% AC 26+20% AC 17 +AC 6 suivant nuance voulue	Base+AC 6	Base+AC 17
Rangers	AC 26+AC 43	Base+AC 42	AC 27
Velcro	AC 16+AC 17+AC 6	AC 16 +AC 6	AC 16+AC 17
Culasse fusil	Noir mat+polished steel (Humbrol)	Brossage TON+argent	Terre ombre naturelle
Noir arme	60% AC 26+30% AC 22 +10% AC 43	Base+AC 6	AC 26+AC43
Crosse	50% AC17+50% AC 18 + AC15	Base + AC 7/AC 6	AC 17
Caoutchouc et plastiques	AC 26+AC 21+AC 43	Base + AC 6	AC 26+AC 43



et les mains, à l'exception des doigts. Après plusieurs heures d'essais, la pose définitive a été finalement trouvée et « fixée » avec du Milliput appliqué sur le squelette.

Début de la création

Les premières choses que j'ai réalisées sont les chaussures, suivies du cou. Le pantalon est modelé, jambe après jambe, en laissant sécher chacune d'entre elles pendant 24 heures. L'emplacement des poches, sur les côtés, a été réservé et ces dernières seront réalisées plus tard, ainsi que leurs rabats. La veste est modelée, avec son col, en marquant bien les plis qui seront visibles sous le gilet pare-éclats. Un casque allemand de la Seconde Guerre mondiale, lui aussi récupéré dans une boîte Dragon, est utilisé comme base, ces deux couvre-chefs ayant des silhouettes très proches. La jugulaire et la mentonnière sont quant à elles en Milliput.

Les avant-bras sont alors mis en forme, en tenant compte que celui de droite porte un poids de 5 kg et que le gauche est simplement contracté. On peut alors passer aux manches de la veste, qui seront faites en deux fois (d'abord les épaules, puis la partie retournée). Pour celle de gauche, j'ai marqué les plis en laissant l'emplacement du drapeau et celui de l'insigne de manche des troupes de marine.

Le gilet pare-éclats est confectionné d'un seul tenant, avec un trou pour laisser passer la tête. Pour parvenir à une forme correcte, je me suis aidé d'un patron dessiné au préalable. Il m'a fallu plusieurs essais pour trouver la bonne forme et les bonnes dimensions. Une fois ce gilet sec, les poches avant et arrière sont réalisées en plusieurs temps. Le brélage est confectionné en bandes de cuivre d'un millimètre, sauf sur le côté droit, où j'ai fait un essai avec du plastique Evergreen que je trouve trop épais. C'est dommage, car il adhère bien à la surface, ce sera pour une autre fois !

Derniers détails

Toutes les boucles et attaches sont prises sur une planche de photodécoupe Royal Models (« Buckles & straps » n° 40). Les ficelles des fermetures éclair visibles sur les poches avant, sont en fait des fils électriques minuscules. J'ai d'abord percé un trou de 0,3 mm, ensuite, j'ai plié le fil en deux, l'ai torsadé et l'ai rentré dans l'orifice avec une pince. Précision et grand calme nécessaires...

Le bidon, la trousse para-commando et les deux chargeurs du fusil FR-F2 sont réalisés directement sur le personnage. Plusieurs heures ont été nécessaires et pas moins de cinq essais pour confectionner la main gauche. Au début, je voulais représenter cette dernière ouverte. Mais après le troisième essai, j'ai décidé de la fermer !

Le fusil MAS FR-F2

A mon grand bonheur, je suis tombé par hasard sur le hors série n° 4 du magazine *Action Guns* intitulé « Les armes des Snipers ». On y trouve plein de choses intéressantes, dont la fiche technique complète de cette arme. J'ai commencé par reproduire la culasse, puis un squelette de plastique pour la crosse et j'ai mis en place le canon à la fin. Le reste est une combinaison de tiges de plastique et de Milliput.

Une fois l'arme terminée, elle a été collée à son emplacement définitif, et c'est seulement à ce moment que les doigts de la main ont été ajoutés. De cette manière, l'impression de prise est parfaite et absolument réaliste.

La peinture

Pour cette figurine, je me suis servi de peinture acrylique (Andrea) et d'huile.

Je ne suis pas un spécialiste de la peinture acrylique et je vous ferai donc grâce d'un cours sur l'emploi de celle-ci. Pour comprendre la technique employée, vous pouvez vous référer aux articles de Raul Garcia Latorre sur le sujet (*Figurines* n° 8 et 9), celui de Carlos Andrea (n° 16), ou encore celui de Jean-Pierre Duthilleul (n° 20).

Pour reproduire le camouflage, j'ai procédé comme suis. J'ai d'abord passé le beige que j'ai éclairci et ombré comme n'importe quelle autre teinte. Ensuite, j'ai défini les endroits devant recevoir les taches de couleur, chacune d'entre elles étant éclaircie et ombrée séparément. J'ai commencé par peindre le pantalon et la veste, puis le gilet pare-éclats et enfin le casque. De cette manière, on peut donner une légère différence de couleur entre les différents vêtements, comme dans la réalité. Quant aux mélanges utilisés, le tableau joint à cet article vous en dira plus long qu'un long discours.

Le socle

Pour ce dernier, un pied de table de nuit à été découpé. Le sol est réalisé en Polyfilla avec quelques graviers pour aquarium qui simulent les cailloux. L'ensemble est finalement peint avec différents teintes de terre et d'ocre.

La réalisation de cette figurine m'a demandé

beaucoup de temps puisque, comme vous avez pu le constater, pratiquement tous les éléments ont été créés de toutes pièces. Mais dans l'ensemble, je suis plutôt satisfait du résultat, notamment parce que j'ai pu ajouter à ma collection un sujet original et absolument introuvable dans le commerce. Décidément, la création c'est passionnant !

REMERCIEMENTS :
À Yves Debay (photos)
et au magasin Outre-mer (insignes)



MFCA 98

Une nouvelle édition du concours de la MFCA s'en est allée. Après deux mois passés à préparer minutieusement cet événement, tout a été fini en moins de quarante-huit heures. Heureusement, il nous reste les photos pour nous souvenir des pièces que nous avons pu y admirer.

Phil KESSLING (photos de l'auteur)

Cette année, le concours de la *Military Figure Collectors of America* (MFCA) — le plus ancien des États Unis rappelons-le —, s'est déroulé comme de coutume dans la ville de Valley Forge. Si le public a été plus nombreux que l'an passé, la quantité de pièces en compétition a été malheureusement plus faible. Peut-être les concurrents se sont-ils réservés pour le World Expo de Toronto qui avait lieu quelques semaines plus tard. En revanche, le niveau général était excellent et le nombre de figurines originales plus important que par le passé. Certaines des pièces exposées, réalisées par des auteurs européens très connus, provenaient de la collection privée de Joel Glass, Bob Zewalt ou Chuck Robinson. Parmi celles-ci figurait le Best of Show, « l'officier de cavalerie chinoise, époque Sung » de Jean-Pierre Duthilleul (cf. *Figurines* n° 17), qui remporta un vif succès auprès du public. Autre pièce connue et que l'on a pu revoir avec plaisir, le Mongol intitulé « *Watching the Steppes* » de Julian Hullis, Best of Show à Folkestone il y a plusieurs années. Plusieurs pièces originales se détachaient du lot et parmi elles le piquier médiéval de Don Weeks en 90 mm, le buste de Blood warrior de Lou Masses, le superbe Hussard Von Zieten d'Al Safwat ou ma préférée, le général mongol de l'Espagnol Jesus Gamarra.

Cette année, contrairement à la règle, aucun « Grand Maître » n'a été élu par les anciens détenteurs de cette distinction. Il s'agit d'un cas très rare et on ne peut que souhaiter que cela ne se répète pas l'an prochain et surtout que le concours de 1999 soit plus important que celui de cette année qui nous a un peu laissés sur notre faim. □



En haut, à gauche. John Jefferies est un sculpteur qui préfère les grandes dimensions. Ce « *Chevalier normand* » est l'une de ses dernières réalisations. (200 mm)

Ci-contre, à gauche. Ce « *Général mongol* » est une figurine Amati de 120 mm remarquablement peinte par Jesus Gamarra. La tunique rembourrée n'est pas sculptée mais uniquement réalisée en peinture, en trompe l'œil...

Ci-contre. Jules de Raucourt présentait cette saynète obtenue à partir d'une pièce du commerce Andrea et intitulée « *Jean de Montagu* ». (54 mm)

1. L'une des pièces les plus remarquées du concours fut ce « *Garde d'Honneur* », une conversion de grande taille (90 mm) due au talent de Robert Baxter.

2. Bill Ottinger est l'un des plus grands spécialistes des conversions à partir de pièces Historex. Voici sa dernière création, intitulée « *Le borgne* ».

3. Al Safwat a réalisé un superbe travail de peinture sur ce « *Hussard Von Zieten* » obtenu à partir du cavalier Andrea en 90 mm.

4. « *Réclamation* », une petite saynète futuriste réalisée par Rocco Mazzella. (25 mm)



5. « Sentinelle celt » , une figurine Aquila (90 mm) présentée dans la catégorie peinture par Don Weeks.



6. Ce « Rat de bibliothèque » est un bel exemple du travail de Richard Cowell en matière de mise en scène et de peinture des plats d'étain. Presque toutes les figurines de cet auteur sont présentées dans des dioramas en boîte, avec des fonds spécialement peints pour l'occasion et éclairés par des ampoules miniatures.



7. L'un des plus beaux plats en compétition était ce « Timbalier », peint par Peter Ferk. (Quadriconcept 75 mm)

8. « Archer anglais » de Larry Hinson. (Conversion Border 75 mm)

9. « Continental highlander ». Cette figurine très bien réalisée faisait partie d'un ensemble de pièces uniques présentées par l'italien Nello Rivieccio. (Création 54 mm)

10. Ce « Mousquetaire français » de Chris Casazza fut l'une des figurines les plus admirées par le public. Elle est réalisée à partir de pièces Historex et a raté le Best of Show de peu. (54 mm)





Notre illustration ci-contre.

Tête de colonne des grenadiers à pied de la Garde Impériale, 1804.

Comment parler de l'infanterie de ligne du Consulat et de l'Empire sans représenter ce qui fut son modèle, le corps des grenadiers à pied de la Garde, formé par l'élite de tous les régiments de ligne et défilant derrière une magnifique tête de colonne ? D'après les célèbres planches d'Hoffmann, conservées à la Bibliothèque Nationale, voici les uniformes chamarrés portés au tout début de l'Empire par le cymballier, le tambour-major (Jean-Nicolas Senot) et l'un des tambours de ce corps prestigieux. Remarquez cependant que leur silhouette générale rappelle celle à la mode à la fin du règne de Louis XVI.

de régiment et leurs chefs celui de colonel. Supprimé en 1794, le grade de major renaît de ses cendres. Choisi parmi les chefs de bataillon, il s'occupera de l'administration du corps et commandera le régiment en l'absence du colonel. Pour ce faire il porte les mêmes épaulettes que son chef hiérarchique le corps en galon d'argent. Toutes les anciennes demi-brigades de deux bataillons sont regroupées afin de former des régiments totalisant quatre bataillons, ce qui va obliger le ministre de la guerre à supprimer les 31^e, 38^e, 41^e, 49^e, 68^e, 71^e, 73^e, 74^e, 77^e, 78^e, 80^e, 83^e, 87^e, 89^e, 90^e, 91^e, 97^e, 98^e, 99^e, 104^e, 107^e, 109^e et 110^e dont les numéros resteront vacants jusqu'en mai 1814, sauf les 104^e et 107^e qui seront reconstitués en décembre 1813.

Au total l'infanterie de ligne du Consulat comprend 17 régiments, quatre bataillons (les 3^e, 5^e, 11^e, 15^e, 17^e, 20^e, 21^e, 23^e, 24^e, 34^e, 35^e, 56^e, 60^e, 62^e, 79^e, 92^e et 93^e régiments) et 70 régiments de trois bataillons, ce qui donne un total général de 216 057 fantassins. Le premier consul Bonaparte qui, depuis le mois de mai 1803, doit de nouveau se battre contre l'Angleterre prend la décision de l'envahir... ou tout au moins essayer ! Pour ce faire, il ordonne la construction de plus de deux mille petits bâtiments à fond plat et concentre la plus grande partie de son armée le long des côtes de la mer du nord, notamment aux alentours de Boulogne, de Montreuil et de St Omer. Nos fantassins y construisent de véritables cabanes en bois, couvertes de chaume et séparées par de larges rues empierrées, baptisées de noms de victoires. A l'automne 1803, plus de 100 000 hommes sont déjà en place, participant de cinq heures du matin à six heures du soir à des exercices d'embarquement ou de tirs, à différents manèges d'armes, sans oublier bien sûr les défilantes revues de détails où les sergents vont jusqu'à vérifier si tous les soldats ont leur « épinglette ». Parfaitement disciplinés et aguerris par les campagnes de la révolution, nos braves « pousse-cailloux » servent d'exemple aux jeunes recrues de l'an XI. Tels de véritables creusets, hélas consacrés à la guerre, ces camps formeront la grande armée de demain.

Sus à la « Perfide Albion »

En fait de troupes aguerries, plusieurs régiments qui s'étaient illustrés en Égypte et en Italie ne faisaient pas partie de cette armée des côtes de l'océan destinée à envahir la « perfide Albion » aussi, par son décret du 22 novembre 1803, Bonaparte ordonne la création d'une division de grenadiers de la réserve qui doit se rassembler à Arras avec notamment les compagnies d'élite des 9^e, 13^e, 58^e et 81^e qui devront former deux régiments. Fin février 1805, cette division de grenadiers de la réserve sera placée sous le commandement du général Oudinot et, sous ce nom, servira la gloire du nouveau monarque à qui la France vient de se donner, car, depuis le 18 mai 1804 le général Bonaparte est devenu l'empereur Napoléon 1^{er}.

Le 5 décembre suivant, vêtu du grand costume du Sacre, il a fait distribuer ses nouveaux emblèmes à raison d'un par bataillon ou escadron. En tant que gardien des conquêtes de la révolution il a conservé les trois couleurs que

L'INFANTRIE DE LIGNE DU PREMIER EMPIRE

1. SUR LES MARCHES DU TRÔNE (1803-1807)

Un historien a déclaré un jour que Napoléon avait gagné ses batailles avec les jambes de ses soldats. Si c'est exact, que connaît-on vraiment de ces malheureux « pousse-cailloux » qui, de Cadix à Moscou, se sont battus pour sa gloire ?

Rigo, peintre de l'armée

Aujourd'hui, nous allons vous en présenter quelques uns qui ont parcouru l'Europe sans que rien ne semble pouvoir les arrêter... en attendant que l'Europe les maîtrise et les arrête. Mais ceci est une autre histoire !

La fin des demi-brigades

24 septembre 1803.... Les demi-brigades qui ont sauvé la république « une et indivisible », vont mourir. Désormais elles reprendront le vieux nom

défend farouchement l'Aigle d'or surplombant la hampe. C'est l'époque où les conseils d'administration s'occupent de renouveler les équipements et les uniformes de leurs régiments.

Au 5^e de ligne, préfigurant ses futurs voltigeurs, la dernière compagnie de chaque bataillon est coiffée d'un shako et porte des épaulettes à franges de laine verte. Au camp de St Omer le colonel du 5^e de ligne se préoccupe de sa « tête de colonne » et commande 25 mousquetons pour sa petite musique ¹. En souvenir de l'héroïque campagne d'Italie, tous ses fantassins portent le chapeau gansé d'aurure, à la manière de celui des grenadiers à pied de la Garde et, en février 1804, les soldats de son 3^e bataillon sont habillés à la dernière mode militaire avec des uniformes aux revers largement échancrés sur la poitrine. C'est également l'époque où le conseil d'administration du 84^e de ligne fait réparer la canne de son tambour-major et commande 27 fifres avec leur étui.

Napoléon lui-même se met de la partie le 5 novembre 1804, en ordonnant à son ministre de l'administration de la guerre de faire habiller de neuf les 1813 hommes du 18^e de ligne. Faisant partie de la garnison de Paris, ce régiment doit figurer dignement lors des fêtes du Sacre !

Le 21 juin 1805, toutes les troupes stationnées au camp de Boulogne doivent faire couper leurs cheveux. Cette mode dite « à la Titus » gagne bientôt toute l'armée. Lors des parades sous la pluie, les longs cheveux poudrés ne laisseront plus d'affreuses traînées blanchâtres sur le bel habit bleu, sauf sur celui des grenadiers qui, en tant que soldats d'élite copient leurs frères d'armes de la Garde Impériale. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls puisque deux ans plus tard, le colonel Schobert commandant le 3^e de ligne spécifie sur son registre d'ordres, que pour défilé dans Stettin, les cheveux des hommes seront poudrés et que ceux qui n'ont pas les cheveux assez longs devront porter de fausses queues.

Vers l'Allemagne

Mais revenons en 1805 et plus précisément au 24 août. Ne pouvant compter sur ses marins pour dégager la Manche et envahir l'Angleterre, Napoléon se décide à secourir ses amis bava-rois aux prises avec les Autrichiens. Dans ce but, la Garde Impériale mise à part, il constitue « la grande armée » qu'il répartit en sept corps ² totalisant 200 000 hommes environs dont 86 000 fusiliers et grenadiers d'infanterie de ligne. Une fois formé, chacun des « sept torrents » quitte ses cantonnements et, à partir du 28 août 1805 se dirige vers l'Allemagne... et Austerlitz.

La plupart des cinquante régiments d'infanterie de ligne englobés dans les rangs de la grande armée n'ont que leurs deux bataillons à la guerre, les autres sont restés au dépôt afin de former et d'équiper les quelques 80 000 conscrits de la dernière levée et d'envoyer des renforts si besoin est. Le 19 septembre 1805, de son palais de St Cloud où il s'apprête à rejoindre ses soldats, l'Empereur ordonne la création d'une compagnie de voltigeurs dans chaque bataillon d'infanterie de ligne, ce qui n'est guère une nouveauté car, déjà le 13 mars 1804, il avait instauré des voltigeurs dans chaque régiment d'infanterie légère. Chaque bataillon devait sélectionner les hommes les plus braves que leur petite taille avait empêché d'être carabinier ³.

Ils étaient armés d'un sabre briquet et d'un fusil de dragons, plus court et plus léger que celui de leurs frères d'armes. De plus ils devaient être à même de sauter en croupe derrière un cavalier afin d'être rapidement transportés sur le champ de bataille. En réalité quand « la plus noble conquête de l'homme » partait au galop, beaucoup tombaient de cheval et bien que l'on garda le nom de voltigeur on oublia en haut lieu cette idée parfaitement farfelue. Bien entendu, la grande armée étant en marche, il est difficile de créer

quelques 103 compagnies de voltigeurs, aussi les colonels et les généraux profitent-ils du moindre repos pour exécuter l'ordre de l'Empereur tel le 18 octobre 1805 à Munich, où le général Rivaud forme les trois compagnies du 8^e de ligne et le général Drouet les trois compagnies du 95^e. Le 23 octobre suivant, à Landberg, c'est le général Vandamme qui préside à la constitution des deux compagnies de voltigeurs du 57^e de ligne pendant que le général Legrand en fait autant avec les deux compagnies du 18^e.

Le 6 novembre 1805, près de Maria-Zell, le 108^e de ligne s'empare d'un convoi de vêtements de l'armée autrichienne. Dans une lettre adressée à ses parents le caporal Blaise écrit : « ce qui nous a servi le plus ce fut le pantalon bleu ciel, à la hongroise et leurs capotes. Nos compagnies de voltigeurs profitèrent de cette occasion pour s'armer de sabres ». Pour l'uniformologie à la Française disons qu'heureusement les longues capotes autrichiennes cachaient es culottes bleu ciel, mais rien ne vous empêche, cher lecteur, de représenter une figurine du 108^e culottée ainsi !

Après les victoires d'Illingen, d'Ulm et d'Austerlitz, les Austro-russes demandent l'armistice et l'Autriche signe le traité de paix à Presbourg, le 26 décembre 1805. A cette date la grande armée ne compte plus que 180 000 hommes, certains régiments d'infanterie de ligne ont beaucoup soufferts entre autres le 3^e qui a perdu 430 hommes sur les 2 200 de ses trois bataillons. Le 17^e de ligne également qui sur ses 2 143

hommes en a 377 qui gémissent dans les hôpitaux de la région, et tant d'autres !

Des chapeaux aux shakos

Ceci n'empêche nullement un vent de réforme de souffler sur les chapeaux de feutre noirci dont les cornes, depuis des années, servent de gouttières à l'eau du ciel. Le 25 février 1806 un décret ordonne son remplacement par un shako dont la forme renforcée de cuir protège mieux de la pluie et des coups de sabre. Afin de réduire les dispendieuses importations d'indigo et peut-être par nostalgie du passé, Napoléon demande à son ministre de l'administration de la guerre de lui étudier le prix de revient d'un habillement de drap blanc rehaussé d'une couleur distinctive, ainsi que le portait les derniers soldats de Louis XVI. Le 13 mars 1806, le général Dejean ⁴ répond à l'Empereur qu'il a fait habiller deux soldats du 86^e de ligne « avec l'habit blanc et une redingote de drap beige (sic) » le tout revenant à 33,26 francs. Il a eu également l'idée lumineuse de faire habiller un soldat du 86^e en « soldat romain » et il en arrive à la conclusion que Jules César dépensait 109,45 francs pour chacun de ses légionnaires, casque non compris, ajoute-t-il. Nous ignorons si Napoléon a vu ce malheureux Romain sans casque, en revanche nous savons que le 25 avril suivant il signe un arrêté instituant l'habit blanc à partir de 1807. Les premiers régiments désignés sont les 3^e, 4^e, 8^e, 12^e, 14^e, 15^e, 16^e, 17^e, 18^e, 19^e, 21^e, 22^e, 24^e, 25^e, 27^e, 28^e, 32^e, 33^e, 34^e et 36^e de ligne.



Ci-contre.
Grenadier en tenue de sortie, vu à Hambourg pendant l'hiver 1806-1807. Vêtu de sa large capote de drap gris clair, notre soldat a l'air bien pensif... Peut-être songe-t-il à ses parents, ses amis, restés là bas, au village. Dans quelques mois, il échangera son large bicorne de feutre noirci qu'il porte « en colonne » contre un shako tout neuf. Ses cheveux de nuque sont poudrés et serrés dans un ruban de soie noire. Il porte des bas de laine blanche dans ses souliers de cuir noirci et ciré. Son sabre briquet, dont la monture de laiton fondu s'orne d'une dragonne de fils écarlates, pend après un baudrier de buffle blanchi.
Recueil de C. Suhr, dit « Le Bourgeois de Hambourg » 1806-1814. Kunstbibliothek des Ehemals Staatlichen Museen, Berlin.

D'autre part il est dit que les vestes ou gilets ne seront plus en tricot mais en drap blanc. Le 24 juillet 1806, tous les détails du nouvel uniforme sont fixés. Il y aura quatorze couleurs distinctives allant du vert impérial au gris de fer, en passant par le capucine, le bleu foncé ou l'aurore. Les habits seront boutonnés d'étain ou de laiton, bref le 24 juillet 1806 paraît une ordonnance claire et précise qui, malheureusement, semblable à la rose ne durera que l'espace d'un matin.

Lourdes pertes

Et la guerre montre de nouveau son horrible visage. Le remodelage de l'Allemagne avec la création de la Confédération du Rhin ne nous a pas fait que des amis. Les Prussiens, notamment, rêvent d'en découdre et de nous infliger un nouveau Rossbach. Méfiant, Napoléon a laissé la Grande armée en Allemagne, seule la Garde Impériale est rentrée en France. Dès le 5 septembre 1806, les bataillons de guerre doivent être complétés à 1 060 hommes, à l'aide des dépôts.

L'empereur ordonne la levée de 50 000 conscrits, rassemble 166 000 hommes et 256 canons autour de la ville de Bamberg, puis se met à la tête de cette nouvelle grande armée le 6 octobre. La première rencontre avec les Prussiens a lieu trois jours plus tard à Schleiz, le lendemain 10 octobre, seconde défaite à Saalfeld où le prince Louis Ferdinand de Prusse est tué par un hussard du 10^e régiment. Le 14 octobre 1806, c'est l'écrasement de l'armée Prussienne à Iéna. Plus au nord, à Auerstadt le maréchal Davout et ses 28 000 hommes sont aux prises avec les 60 000 Prussiens du duc de Brunswick et le blessent si grièvement qu'il en meurt trois jours après. En ces deux journées l'armée Prussienne a pratiquement disparue elle a perdu 43 000 hommes dont 18 000 prisonniers, 315 canons et une trentaine de drapeaux. Bien sûr — hélas ! — nous avons également subi des pertes, le 85^e de ligne notamment qui a laissé la moitié de ses effectifs à Auerstaedt.

Le voyant défilé à Berlin le 28 octobre, Napoléon a les yeux pleins de larmes en contemplant ses rangs vides. On ne peut pas en dire autant des régiments de Bernadotte qui a passé son temps se promener entre les deux champs de bataille sans intervenir.

21 octobre 1806. L'Empereur a besoin de plus en plus de soldats, notamment les compagnies de grenadiers et de voltigeurs qui semblent paresseuses dans les bataillons de la grande armée restés dans les dépôts. La division des grenadiers réunis ayant été licenciée en juillet dernier, il décide d'en reconstituer une autre, forte de sept puis huit régiments de six compagnies d'élite dont il confie le commandement au général Oudinot, ce qui semble une tradition ! A Berlin, Napoléon empereur des Français et roi d'Italie est pratiquement maître de toute l'Europe occidentale. Son frère Louis règne sur la Hollande, Joseph est roi de Naples, nos troupes occupent les villes hanséatiques⁵ et l'Espagne est encore notre alliée. Le 21 novembre 1806, afin de montrer sa force, l'empereur signe le décret de Berlin instituant le célèbre Blocus Continental qui normalement doit ruiner l'Angleterre mais qui, en réalité, ne sera jamais totalement efficace. A l'entrée de l'hiver, le couple royal de Prusse et ses derniers soldats se sont réfugiés à Königsberg. Bien qu'ils soient épuisés par trois mois de campagne, nos soldats libèrent Varsovie occupé par les Russes, mais se font durement écorner à Golymin et Pultusk le 26 décembre 1806.

Mais la plus terrible bataille est sans conteste Eylau, Eylau où, le 8 février 1807, en pleine tempête de neige, 65 000 Français luttent au corps à corps contre 70 000 Russes qui semblent justifier la boutade de nos grognards qui prétendent « qu'il ne suffit pas de tuer un Russe il faut encore le pousser pour qu'il tombe ! ». Lors de cette lutte de titans la grande armée a perdu 20 000 hommes et 5 000 prisonniers. Le septième corps

est pratiquement anéanti et son chef, le Maréchal Augereau est blessé. En face, les Russes aidés par les Prussiens ne sont guère mieux lotis, ils ont perdu 27 000 hommes et 3 000 prisonniers... Malgré tout ils nous laissent le terrain et d'après les lois de la guerre, Eylau est une victoire française, victoire qui a tué ou blessé deux maréchaux et 21 généraux !

Les bleus en blanc

Le lendemain, perturbé par cette véritable boueerie Napoléon exprime le désir de voir ses officiers généraux porter la cuirasse comme au bon vieux temps du roi soleil et afin de donner l'exemple, il s'en fait fabriquer une qu'il ne porta jamais en public mais que l'on peut admirer encore aujourd'hui au Musée de la Légion d'honneur à Paris⁶. Après Eylau, la grande armée se retire en Pologne afin de se reposer et faire ses comptes. Beaux comptes effectivement, disons par exemple que sur les 931 hommes du premier bataillon du 8^e de ligne, 254 sont blessés et 177 prisonniers. Le 24^e ne vaut guère mieux car sur les 2 442 hommes de ses trois bataillons 216 sont morts et 806 dans les hôpitaux. Tant bien que mal, les dépôts des régiments reconstituent les effectifs et, souvent de blanc vêtus, les jeunes conscrits viennent se placer sous les ordres des « vieilles moustaches ». Pour en revenir à cette histoire de drap blanc Napoléon hésite à en généraliser l'emploi et le malheureux Dejean⁴ ne sait plus sur quel pied danser. Dans sa lettre du 1^{er} mai 1807, il pose la question de savoir si ses services doivent continuer la distribution de drap blanc ou reprendre le drap bleu foncé ? Mais l'Empereur a d'autres chats à fouetter car les Russes de Bennigsen ont repris l'offensive. Un instant surpris, Napoléon réagit, prend Heilsberg le 10 juin et quatre jours plus tard remporte la grande bataille de Friedland. Défaits à Bennigsen et ses alliés les prussiens retraitent vers le Niemen poursuivis par ces diables de français qui atteignent le grand fleuve frontière le 21 juin 1807.

Mais revenons légèrement en arrière et plus précisément le 15 juin. Ce jour là, le maréchal Lannes présente à Napoléon une compagnie de jeunes fusiliers du 12^e de ligne qui se sont couverts de gloire à Friedland... mais également de boue car depuis deux semaines nos malheureux soldats ont dormi à la belle étoile dans leur bel habit blanc tout neuf. De plus, dix jours plus tard, à Tilsit, passant en revue tout un bataillon du 21^e de ligne, l'Empereur se rend compte qu'il est pratiquement impossible d'avoir des uniformes blancs impeccables après une longue campagne et, le 26 juin 1807, il expédie un courrier à Paris ordonnant de reprendre la fabrication de drap bleu foncé. Mais il faudra attendre le 19 novembre 1809 pour lire, dans un rapport du général Suchet, alors en Espagne : « la bigarrure a enfin cessé, tous les habits blancs ont disparu... ». Le 9 juillet 1807, la paix est signée à Tilsit, Alexandre 1^{er} et Napoléon sont devenus les meilleurs amis du monde. « Pourvu que ça dure » dirait Madame Mère. La grande armée reste en Allemagne et occupe la Pologne, la Prusse, la Silésie, la Poméranie et les villes hanséatiques avec nos alliés espagnols du corps de La Romana. Seule, la Garde Impériale rentre en France où, en novembre 1807, les attendent les couronnes d'or que la ville de Paris accrochera à leurs aigles. Angleterre mise à part, Napoléon n'a plus aucun ennemi, seul sur le continent le Portugal refuse de se plier aux lois draconiennes du blocus continental.

Terrible engrenage

Aussi l'Empereur des Français et roi d'Italie décide de mettre ce pays au pas, il décide également d'installer son frère Joseph sur le trône d'Espagne. Terrible engrenage qui, petit à petit va le broyer. La place nous manque ici pour détailler tous les événements qui vont se précipiter et enclencher une nouvelle guerre avec

l'Autriche, sans oublier les campagnes de Russie, de Saxe, de France et enfin de Belgique que nous traiterons dans un prochain article.

Beaucoup plus terre à terre, nous revenons maintenant au 7 octobre 1807, époque où un décret Impérial ordonne la suppression du sabre briquet aux simples voltigeurs. En réalité il semble que cet ordre resta lettre morte et ce ne sont pas les états d'inspections du 4^e de ligne à Strasbourg, du 14^e à Sedan, du 28^e à Boulogne ou du 30^e à Mayence qui nous contrediront. Enfin à l'honneur, les régiments d'infanterie des armées de Dalmatie, d'Italie et de Naples, doivent sélectionner 500 hommes qui seront affectés dans les grenadiers et chasseurs à pied de la Garde, ce qui n'empêche nullement en haut lieu de regrouper divers détachements de dépôts afin de former des régiments provisoires qui partiront se battre au Portugal ou en Espagne. Comme les réfractaires et les déserteurs sont de plus en plus nombreux, les préfets installent des « garnisaires » chez leurs parents. Logés, blanchis et nourris ils attendront tranquillement que les délinquants reviennent chez eux.

NOTRE PLANCHE UNIFORMOLOGIQUE EN COULEURS

A. GRENADEUR DU 33^e DE LIGNE EN GRANDE TENUE, 1803

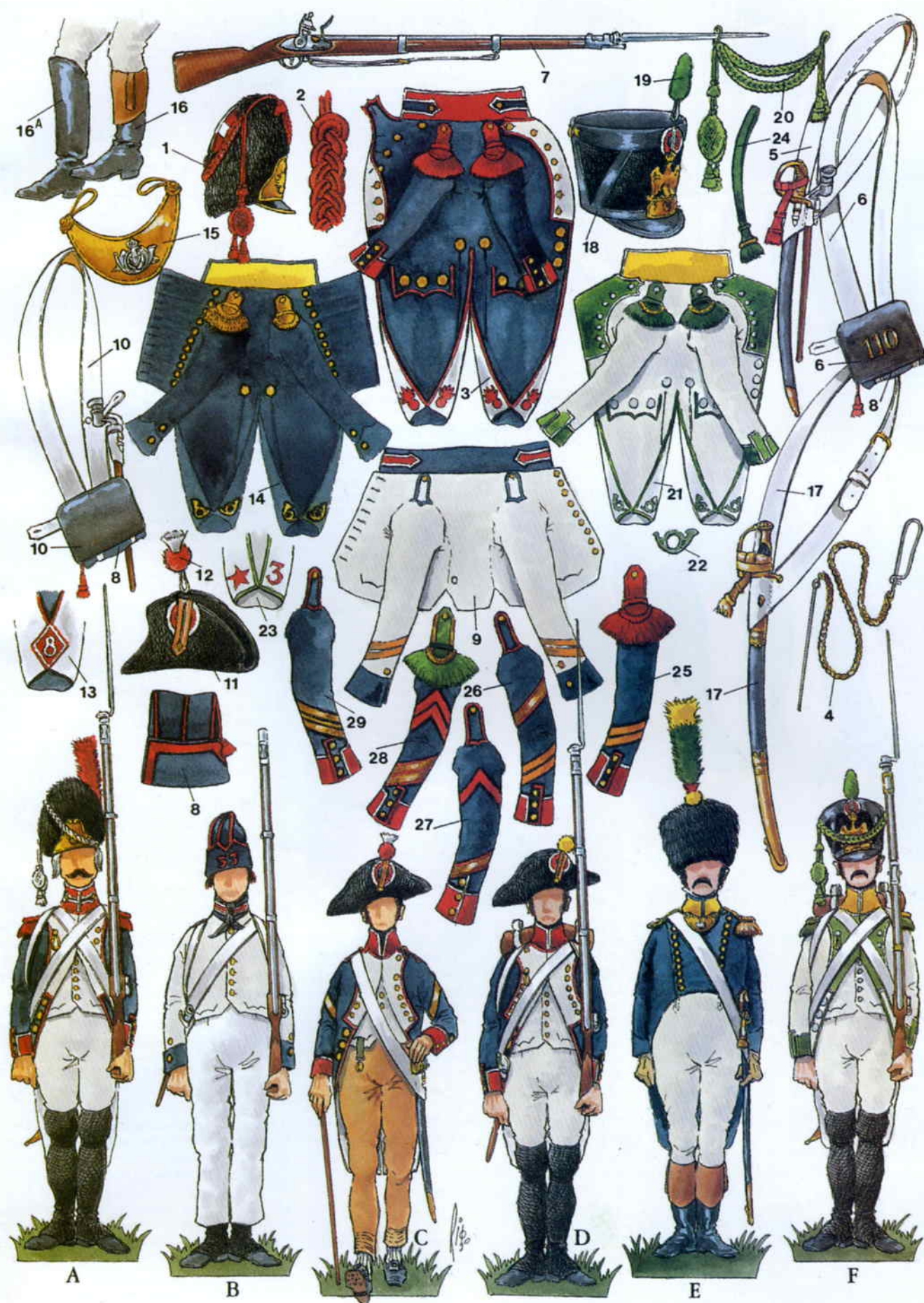
Le général Roguet, ancien chef de brigade du 33^e, écrit un jour dans ses mémoires : « rien ne m'a jamais paru plus propre à établir la discipline et l'esprit de corps qu'un uniforme particulier pour chaque demi-brigade... ». C'est dans ce but qu'il fit coudre sur les collets de ses soldats une petite patte de drap bleu liseré de blanc. Il faut dire qu'à cette époque, noyés dans un drap bleu foncé, tous les uniformes de l'infanterie de ligne ne se distinguaient que par le numéro du bouton.

1. Bonnet à poils. Sa silhouette générale n'a guère varié depuis la fin du règne de Louis XVI. Formée de morceaux de cuir fort, sa carcasse est recouverte d'une peau d'oursin. Au sommet l'on a ménagé un cercle sur lequel est fixé un fond de drap écarlate que traverse une croix en galon de fil blanc. Un long cordon natté de fil blanc est fixé sur la droite de la coiffure. A gauche, planté dans un gousset de cuir que décore une cocarde tricolore, figure un plumet écarlate. Le devant s'orne d'une plaque de laiton estampée portant une grenade enflammée. Après 1805, le haut de la coiffure s'arrondit et l'on rajoute souvent une visière de cuir noir tel que le 8^e et au 95^e de ligne, sans oublier qu'en septembre 1805, le colonel du 50^e demande que l'on adapte une visière aux 250 bonnets de ses grenadiers. Livré avec un cordon natté de fils blancs ou écarlates, chaque modèle revient à 24 francs alors qu'il n'en coûtait que 18 en septembre 1797.

2. Détails du cordon natté. Le « nattage » des cordons des sous-officiers est souvent mélangé de fils de laine et d'or.

3. Habit. Institué en février 1793 pour les demi-brigades d'infanterie de ligne, ses pans sont très longs. Lorsque Roguet prend le commandement de la 33^e, il ordonne qu'à l'avenir les basques devront arriver à huit pouces du sol, lorsque l'homme sera dans la position du tireur à genoux. En conclusion, il écrit : « les autres chefs de brigades trouvèrent cette mesure déplaisante, mais ensuite tous m'imitèrent ».

4. Epinglette. Délivrée en même temps que le fusil, gare au soldat qui a égaré la sienne ! Indispensable pour déboucher la lumière, souvent encrassée par la poudre brûlée, elle se compose d'une tige de métal fixée après une chaînette de laiton dont la seconde extrémité est attachée à une tige d'acier recourbée que le fantassin accroche après le second ou le troisième bouton du revers droit de son habit. Il existe égale-





Ci-contre.
Fusiliers du 17^e de ligne, vus à Hambourg, hiver 1806-1807.
Le court séjour des 3^e et 4^e bataillons de ce régiment aux environs de Hambourg nous permet de dater avec précision de dessin de Suhr, témoins de nos pérégrinations uniformologiques. Nous sommes soit en décembre 1806, soit en janvier 1807. Notre bon et brave « bourgeois » a représenté deux fusiliers du 17^e de ligne, celui de gauche est vêtu de l'ancien uniforme de drap bleu et celui de droite du nouvel habit de drap blanc distingué de rouge, mis au point en juillet 1806. En ce qui concerne les shakos, nous pouvons dire que le colonel Lanusse, qui commande le régiment, a eu beaucoup de chance pour se les procurer aussi vite ! Le fusilier de gauche a orné le sien d'un galon et d'un cordon natté de fils blancs, celui de droite d'un galon et d'un cordon natté de fils jaunes. Dans les deux cas, la visière de cuir noir n'est pas cousue mais agrafée au-dessus du bourdalou, la cocarde tricolore est fixée sur le côté gauche du rabat de cuir et l'aigle de laiton de la plaque repose ses serres sur un soubassement qui se généralisera en 1812. Ce qui est très bizarre, c'est que nos deux fantassins portent chacun un sabre briquet, alors qu'aucun n'est caporal ou sous-officier. De plus, notre ami en habit blanc n'a même pas de baudrier de buffle blanchi et son sabre, que décore une dragonne tricolore semble tenir par la volonté du Saint-Esprit !
Recueil de Ch. Suhr, dit « Le bourgeois de Hambourg », Berlin.

ment des épinglettes ornées d'une grenade, d'un cor de chasse ou d'un aigle que l'on pouvait fixer sur la queue des catogans des troupes d'élite. Ceci va peut-être paraître ridicule, mais il y avait des revues d'épinglettes, telle celle qui eut lieu au 64^e de ligne, le 12 juillet 1805 !

5. Sabre briquet, baïonnette et baudrier.
De buffle blanchi, ce dernier soutient le sabre et la baïonnette depuis l'ordonnance de 1786. En réalité, l'instruction provisoire de 1791 exigeait que le porte baïonnette soit fixé après la banderole porte-giberne, à l'image de simples fusiliers. Bien entendu, cette réforme ne fut pas appliquée par tous ceux qui portaient un sabre et les beaux manèges d'armes en pâtirent au grand dam des inspecteurs généraux. Le fourreau porte baïonnette est, lui même, taillé dans un cuir naturel et cousu. Il est fixé après le baudrier à l'aide d'une languette de buffle blanchi enchapée sur le haut du fourreau.

La baïonnette à douille, modèle an IX a une longueur totale de 465 mm, la douille de fixation elle-même mesure 60 mm. Nommé « briquet » par dérision, ce sabre court mis au point en l'an XI, s'inspire directement du modèle distribué aux grenadiers, sous-officiers et tambours à partir de 1765. D'une longueur totale de 0,70 m, sa monture est de laiton fondu. Sur la chape de laiton enserrant le fourreau de cuir noir-ci est cousu un tirant de buffle blanchi qui se boucle après le gousset du baudrier. En principe, après le 7 octobre 1807, les voltigeurs doivent rendre leur sabre mais, la plupart du temps,

le décret resta lettre morte. En général, les grenadiers ornent leur sabre briquet d'une dragonne de fils écarlates que les sous-officiers mélangent de fils d'or. Les voltigeurs ont une dragonne de fils vert et jaune. (fig. 24)

6. Giberne. Fixée après une banderole de buffle blanchi, formée par un coffret de bois enchapé et recouvert de cuir noir, elle porte au dos une courte martingale de buffle blanchi que le soldat attache après un des boutons de taille. Deux sanglons de buffle bouclés de laiton maintiennent le bonnet de police en place. Estampé dans du laiton, le numéro du régiment est souvent agrafé sur la pattelette de cuir noir-ci. Nous en avons la preuve en janvier 1803 pour le 110^e de ligne, en avril 1806 pour le 3^e, en mars 1804 pour le 14^e et, sans doute également beaucoup d'autres.

Pour en revenir au 3^e de ligne en avril 1806, le livre d'ordres du colonel Schobert nous apprend qu'il vient de commander 218 grenades de laiton estampé et 212 cors de chasse pour les gibernes des compagnies d'élite des deux premiers bataillons, qui bientôt, porteront l'habit blanc distingué de vert. (fig. 21)

7. Fusil muni de sa baïonnette. Mis au point en 1777 sous la direction du génial Gribeauval, légèrement modifié dans quelques détails en l'an IX, il fut fabriqué à plus de deux millions d'exemplaires et fut l'arme d'épaule de tous les « pousse-cailloux » de la révolution et de l'empire.

D'une longueur totale d'1,51 m, toutes ses garnitures sont en fer. Sa bretelle ou « grenadière »

de buffle blanchi est longue de trois pieds (0,97 m) et se règle à l'aide d'une boucle à ardillon de laiton. Seuls, les tambours, musiciens et sapeurs n'ont pas de fusil. Les voltigeurs ont une arme de dragons. Rappelons que, contrairement à la troupe, les sous-officiers portent leur fusil à droite. L'armement est parfois disparate, ainsi au 84^e de ligne en juillet 1805, sur 2 098 fusils, 136 sont hors de service, 94 sont trop petits et 42 trop anciens. En août 1805 au 95^e de ligne, la moitié des fusils sont du modèle 1763 ou 1777 et 225 sont des hanovriens remis au calibre français. A la même époque, les fusils embarqués par le 15^e de ligne sont minés par l'air salin.

B. FUSILIER DU 33^e DE LIGNE EN TENUE D'EXERCICE, ÉTÉ 1804.

Lors de la parade du 5 avril 1801, les soldats du 1^{er} bataillon de la 33^e demi-brigade qui fait partie de la garnison de Paris, défilent en vestes de tricot blanc devant le Premier Consul parfaitement interloqué. Après justification de son geste du à la pénurie de drap bleu, le futur général Roguet écrit dans ses mémoires : « par autorisation de l'Empereur (sic) la 33^e fut le premier corps de l'armée qui, depuis la révolution, adopta en été l'usage de la veste blanche... »

8. Bonnet de police. Taillé « à la dragonne » dans d'anciens uniformes, sa flamme de drap bleu passepoilé de rouge, se termine en pointe et porte un gland à franges. Son turban ou bandeau, également de drap bleu, est passepoilé ou quelquefois galonné d'écarlate comme sur notre dessin. Pour les sous-officiers le galon est d'or faux. Sur le devant figure souvent le chiffre du régiment sans oublier la grenade ou le cor de chasse pour les compagnies d'élite.

9. Veste. Tout d'abord taillée dans du tricot blanc puis dans du drap après avril 1806, la veste doublée de toile porte des parements et un collet de drap bleu foncé, ce dernier ayant 15 mm de moins que celui de l'habit. Au 33^e de ligne le dit collet s'orne d'une patte d'oie de drap rouge passepoilé de blanc, ainsi que l'a ordonné le chef de brigade Roguet. Coupés droit sur la poitrine, les pans ferment à l'aide de dix petits boutons de laiton, en outre un bouton de tissu est cousu au bas du dos afin de maintenir la giberne en place. Une patte de drap blanc terminée en écusson et passepoilée de bleu foncé est cousue en haut de l'emmanchure et remplacée par une bride d'épaulette de fils rouge pour les grenadiers ou vert pour les voltigeurs. Des deux poches taillées sur le devant, seule celle de gauche est utilisable, enfin, dans la plupart des cas !

10. Giberne et porte-baïonnette. Comme les soldats des compagnies d'élite sont les seuls à être armés d'un sabre (fig. 5), le fourreau porte baïonnette des compagnies de fusiliers est fixé après la banderole porte-giberne. En ce qui concerne les caporaux, sergents et sergents-majors de fusiliers qui tous sont armés d'un sabre, ce dernier est fixé à un simple baudrier de buffle blanchi, le porte-baïonnette étant toujours maintenu après le porte-giberne.

C. FOURRIER D'UNE COMPAGNIE DE FUSILIERS DU 95^e DE LIGNE, TENUE DE SORTIE (1806)

Notre ami a été « croqué » à Nuremberg entre les mois de mars et septembre 1806. Appelons le Hatanase Bellisaire, un normand né le 10 mai 1784 à Eu. Il a 18 ans quand il s'engage dans la 95^e demi-brigade d'infanterie. Comme il sait lire et écrire il passe bientôt caporal, puis fourrier le 18 octobre 1805. Afin de séduire quelque belle Bavarroise, il a brossé son bel habit de drap bleu que décore le galon doré de sa fonction. Nous savions que les deux galons de laine de caporal (fig. 26) avaient disparu vers 1809, mais nous ne pensions pas trouver ce détail déjà en 1806. Les retrousseurs de cadis blanc ne portent aucun ornement et les poches sont figurées en travers. Il a remplacé ses guêtres par des bas de coton blanc

et sa culotte de drap blanc par un pantalon étroit taillé dans du Nankin ou de la toile bise. Ses cheveux portés très longs sur la nuque sont enserrés dans un catogan de soie noire. Il se battra à Lubeck, à Friedland, à Essling puis à Wagram. Nommé sous-lieutenant en juillet 1810, il succombera à ses blessures reçues lors de la traversée du Niémen, le 27 décembre 1812.

11. Chapeau bicorne. De feutre noir, galonné de fils noirs, il a fait toutes les campagnes de la révolution. Il vit ses dernières années et sera remplacé par le shako à partir de 1807. Une cocarde de basin tricolore passe sous une ganse en galon jaune (doré chez les sergents, sergents majors et adjudants) que maintient en place un petit bouton de laiton. Le même galon jaune décore quelquefois les ailes à la manière des chapeaux des grenadiers à pied de la Garde, tels ceux du 4^e de ligne. Derrière la cocarde on a placé un petit gousset de cuir noir dans lequel notre ami Bellissaire enfonce la tige de son pompon de compagnie. Une facture de décembre 1806 nous apprend qu'un chapeau fabriqué en Italie revient à 5,75 francs. Au 57^e de ligne, le conseil d'administration signale qu'il est en possession de 2 441 chapeaux et 2 505 cocardes, mais qu'au 10 septembre 1807 il n'a reçu aucun shako.

12. Pompon de compagnie. Nommé également houppie, il est confectionné en fils de laine et monté sur une tige de fer souple. Sur ce modèle il est taillé « en grenade » et par ses couleurs différencie les compagnies. Tout en blanc il est réservé à l'état-major, pour les autres il est de laine rouge, bleu ciel, verte ou jaune avec une petite flamme blanche. Aucune ordonnance n'a normalisée ces couleurs, nous pensons cependant que cela devait figurer sur un des livres d'ordres du régiment.

D. FUSILIER DU 8^e DE LIGNE, GRANDE TENUE (1806-1807)

Sauf quelques modifications de détails c'est la silhouette générale des soldats de la révolution. Dans quelques mois le chapeau des demi-brigades fera place au shako de feutre et de cuir de l'empire. Afin de mettre un nom sur notre figurine, appelons le Nicolas Hodot, un brave Champenois né à Rosoy, près de Langres, le 5 janvier 1780. Conscrit de l'an IX, il mesure 1,66 m le 23 novembre 1805, date de son incorporation au 8^e de ligne. Son instruction militaire terminée il est affecté à la 5^e compagnie de fusiliers (2^e bataillon). Avec les soldats de Bernadotte, il se bat à Lubeck. En janvier 1807, à Mohrungen, il est blessé à la gorge. En mars 1808, il échoue à la seconde compagnie de fusiliers du 2^e bataillon.

En septembre il part pour l'Espagne. Grièvement blessé le 28 juillet 1809, à la bataille de Talavera de la Reyna, il rentre à l'hôpital. N'ayant toujours pas rejoint son régiment au 31 novembre 1810, le sous-officier chargé des contrôles ins-

Ci-contre.

Le 19^e de ligne à Hambourg, grande tenue, 1807. Au centre, le grenadier qui discute avec deux fantassins du 1^{er} régiment de la Garde de Paris, arbore un superbe bonnet d'oursin orné d'un long cordon natté de fils blancs qui lui arrive à l'épaule et d'une plaque de laiton dont l'aigle estampée accompagne le numéro du régiment. A sa droite, négligemment appuyé sur son arme, un fusilier qui n'a pas encore touché de shako, doit se contenter de son vieux bicorne de feutre noir qu'il porte « en colonne », comme au bon vieux temps des demi-brigades. Notons également les pattes d'épaule de drap rouge, passepoilées de blanc. Aux cotés de sa giberne, on remarque le bidon de fer blanc, probablement rempli d'eau... Tout au moins quand il n'a pu se « débrouiller » pour y mettre un autre liquide. Au second plan, se trouve un des cornets de voltigeurs du régiment, dont le shako tout neuf, au rabat et au bourdalou de cuir noir, est recouvert de drap jonquille. Un cordon natté de fils verts et un haut plumet jaune et vert terminent l'ensemble, sans oublier le collet jaune passepoilé de rouge de son uniforme.

Recueil de Ch. Suhr, Berlin.

crit en face de son nom : « rayé pour longue absence », romantique non ? Pour en revenir à son uniforme de 1806, disons que tout en conservant l'emplacement des couleurs mis au point en 1793 (fig. 3), l'administration de la guerre modernise la coupe en février 1805, notamment les revers qui étant plus larges et échancrés dégagent largement la veste. Ce sont les 4^e et 18^e de ligne qui « lancèrent » cette mode nouvelle.

13. Ornements de retroussis. Mises à part les compagnies d'élite qui ont des grenades pour les grenadiers et des cors de chasse pour les voltigeurs, chaque régiment d'infanterie de ligne se « débrouille » pour distinguer les retroussis de ses fusiliers. Certains même, par économie ou par manque d'imagination, ne mettent rien du tout ! Notre dessin représente le type d'ornement de retroussis des fusiliers du 8^e de ligne, tel qu'il figure sur un des mannequins du magnifique musée de l'Empéri. De drap découpé il réunit les deux retroussis de chaque basque.

En décembre 1803, les fusiliers du 9^e portent ce chiffre en drap jaune sur chaque retroussis. Le 64^e a des chiffres en drap bleu remplacés par des étoiles de même couleur après 1805. Pendant la campagne de Prusse les fusiliers du 57^e portent ces chiffres en drap rouge. En 1812-1813, on simplifiera ce problème en remplaçant ces divers symboles par un N couronné, en drap bleu foncé. Le fusil de notre ami Hodot est représenté à la figure 7, sa giberne et son porte baïonnette à la 10. Le havresac et la capote sont ceux figurant en G sur notre grenadier du 95^e de ligne

E. OFFICIER DE VOLTIGEURS DU 24^e, EN SURTOUT (1806-1808)

Pourquoi ne pas lui donner le nom de Jean

François Ronne, qui voit le jour le 15 octobre 1770 à Champéon dans le futur département de la Mayenne ? Le 25 avril 1792, il s'engage comme volontaire au 6^e bataillon de l'Yonne. « Amalgamé » avec le grade de sergent dans la 5^e puis dans la 2^e demi-brigade, il est nommé sous-lieutenant le 4 août 1803, puis lieutenant trois ans plus tard à la compagnie de voltigeurs du premier bataillon. Après s'être bravement battu à Eylau où son régiment a terriblement souffert, nous le retrouvons à Friedland. La paix signée, il souffle quelque peu en Prusse puis part pour l'Espagne où il est grièvement blessé à la bataille de Talavera de la Reyna le 28 juillet 1809.

Par tradition, beaucoup d'officiers de voltigeurs voulant imiter leurs camarades de l'infanterie légère, se coiffèrent d'un colback que n'eut pas désavouer un hussard ou un chasseur à cheval. De fourrure noire, il s'orne ici d'un pompon en « grenade » que traverse un plumet vert et jaune, couleurs des voltigeurs.

14. Habit-surtout. Afin de protéger l'habit de grand uniforme, le général Roguet prétend être le premier à avoir introduit le surtout dans l'infanterie de ligne. Suivi en cela par la garde des Consuls. Quoiqu'il en soit ce vêtement fait son apparition dans l'infanterie française vers 1800-1802, mais avec une seule rangée de boutons, alors qu'ici il y en a deux, ce qui nous laisse à penser que le dit surtout a été fabriqué par un tailleur prussien. Mais il ne s'agit là que d'une hypothèse personnelle. Les poches sont dissimulées dans les plis et la doublure de cadis bleu formant les retroussis est ornée de cors de chasse brodés de fils d'or.

15. Housse-col. De laiton doré, il est porté sous les armes et s'accroche aux boutons des



épaulettes à l'aide de deux boucles de cordonnet doré. Argenté puis soudé, le motif central varie à l'infini dans ses détails. Il s'agit le plus souvent d'un aigle entouré d'une couronne de feuillages avec quelquefois le numéro du régiment gravé dans un petit écusson. Les officiers des compagnies de voltigeurs portent l'aigle avec le cor de chasse autour du cou, ceux des grenadiers se contentent d'une grenade enflammée, portant quelquefois le numéro du régiment.

16. Bottes. Mises à la mode chez les officiers d'infanterie au lendemain de la guerre d'indépendance américaine et souvent dites « à l'anglaise » ce modèle de bottes est de cuir noir. Coupé en biais, l'intérieur de cuir naturel est rabattu jusqu'à mi hauteur. Replié (fig. 16A) ce dernier monte au dessus du genou, formant ainsi une paire de bottes de cavalerie dites « demi fortes » il faut insister sur le fait qu'après 1809, les revers de cuir naturel furent coupés droit et ne pouvaient plus se retrouver.

17. Baudrier et sabre. De buffle blanchi, le baudrier est porté sous les armes par les officiers subalternes. Grâce à une boucle à ardillon de laiton, sa longueur est réglable. Le plus souvent il ne se compose que d'un seul tenant, dont l'extrémité est cousue après le gousset porte sabre.

Le sabre, d'une hauteur totale de 0,90 m, a une monture à branche simple de laiton fondu et doré. La poignée est souvent en ébène guillochée. Le fourreau en bois recouvert de cuir noir porte deux garnitures de laiton doré avec, soudé sur la chape, un bouton en demi olive permettant de suspendre l'arme après le gousset du baudrier. Dragonne de galon doré. Rappelons que le port du sabre est réservé aux officiers des compagnies d'élite, ceux des fusiliers devant se contenter d'une épée !

F. VOLTIGEUR DU 3^e DE LIGNE, GRANDE TENUE (1807-1808)

Lui est un Vivarais, né le 7 octobre 1784 à Vernoux dans le futur département de l'Arèche. Il se nomme Pierre Faure et mesure 1,65 m quand, le 23 décembre 1805, il passe sous la toise du 3^e de ligne. Tout d'abord affecté à la première compagnie de fusiliers du 4^e bataillon, il passe voltigeur au 1^{er} bataillon en février 1806 et participe à toutes les campagnes, nous le retrouvons à Heilsberg, à Friedland puis en 1809, à Eckmühl, à Essling et Wagram. En 1811, il part pour l'Espagne et sa terrible guerre d'embuscades. Le 31 août 1813, il se bat sur les rives de la Bidassoa. Rentré en France, il reçoit son congé absolu le 12 janvier 1814.

18. Shako. Mis au point en mars 1806, il s'agit ici du premier modèle destiné à l'infanterie de ligne. D'une hauteur totale de 190 mm, le fût est de feutre noir, renforcé par deux chevrons de cuir noir. La calotte de 240 de large est rabattue de 40 mm sur le haut. Le bourdalou large de 27 est cousu sur le bas et comporte sur la nuque une boucle avec ardillon de laiton afin de pouvoir adapter la coiffure à la largeur de la tête. Rappelons que la calotte, le bourdalou, les chevrons et la visière sont de cuir fort, noir et ciré. Chaque shako revient à 9,40 francs et doit durer quatre ans, enfin en principe ! Sur le devant est agrafé une plaque de laiton estampé dont la forme, à cette époque, peut varier d'un régiment à l'autre (voir fig. 30, 39 et 44) surmontée d'une cocarde passant sous une ganse de fil jaune et dissimulant un gousset de cuir noir dans lequel le soldat enfonce la tige de son pompon de compagnie. Deux crochets de laiton, agrafés sur le rabat, servent à fixer le cordon natté. Les commandes étant énormes, les livraisons sont très longues, ainsi au 3^e de ligne, les premiers 400 shakos commandés le 10 octobre 1806 ne sont livrés qu'en septembre 1807 et les cordons nattés de fils vert, commandés pour la circonstance, attendent les coif-

fures depuis près d'un an ! Finalement tout s'arrange puisqu'au 1^{er} novembre 1807 on distribue 1 800 shakos.

19. Pompon de compagnie. Il est dit ici « en carotte » les voltigeurs l'ont de laine verte, les grenadiers de laine écarlate. En principe il revient à 0,60 f, mais fabriqué à Paris il coûte 0,75 francs.

20. Cordon natté. Très long à l'origine, le cordon est destiné à éviter la perte de la coiffure. Par la suite et après la généralisation des mentonnières il ne sera considéré que comme ornement et disparaîtra à la fin de l'empire sauf pour quelques régiments d'élite. Sa couleur sert à distinguer les compagnies ainsi au 3^e de ligne en 1807, les fusiliers le portent de laine blanche, les voltigeurs de laine verte et les grenadiers de laine écarlate. Aux dires du colonel Schobert, ce dernier est trop long et tombe sur l'épaule.

21. Habit. Le 25 avril 1806, le 3^e de ligne fait partie des régiments désignés pour porter le nouvel uniforme blanc. Le décret instituant les couleurs distinctives paraît le 24 juillet suivant et notre 3^e de ligne doit arborer du drap vert sur les revers et le collet (sauf les voltigeurs qui ont un collet de drap jaune). Les parements et les pattes sont de drap blanc passepoilé de vert, ainsi que les poches en travers ornées de trois larges boutons de laiton. Or le document contemporain parfaitement crédible qui nous a servi de source, donne des parements avec des pattes de drap vert passepoilées de blanc aux voltigeurs, de plus, ces dernières ne portent aucun bouton alors que ceux-ci apparaissent nettement sur les pattes de parements des grenadiers, sans oublier le fait que les dits boutons sont en étain alors que l'ordonnance les a prescrit en laiton. Quel galimatias !

Ajoutons que la coupe générale a suivi les critères de la mode uniformologique car les revers sont largement échancrés et la doublure de cadis blanc passepoilée de vert n'est plus agrafée mais cousue bord à bord. Pas pour longtemps, car au 3^e de ligne les uniformes blancs et vert sont définitivement abandonnés en janvier 1808.

22. Ornement de retroussis. Découpé à l'emporte pièce dans du drap vert il symbolise les voltigeurs comme il a déjà symbolisé les chasseurs dans l'infanterie de Louis XVI.

23. Ornements de retroussis. Le colonel Schobert en commande 200 le 15 septembre 1807 pour deux compagnies de fusiliers qu'il a fait habiller de blanc.

24. Dragonne. Réalisée en galon de fils vert et jaune, elle se noue après la monture du sabre briquet (fig. 5). Lors des combats, dans les rares moments où le soldat se sert de son sabre, il entortille la dragonne autour de son poignet. Le 3 juin 1808, sur l'ordre du colonel, les sabres briquets furent retirés aux simples voltigeurs. Seuls les caporaux, les sous-officiers et les tambours purent le conserver.

INSIGNES DES GRADES DES SOUS-OFFICIERS

En plus des galons cousus sur les manches, les sous-officiers de grenadiers et de voltigeurs portent des épaulettes de laine rouge pour les premiers et vertes pour les seconds. Livrés par des fournisseurs différents ces modèles sont variables. En général le corps est galonné d'or faux avec une tournante de même métal, mais il arrive souvent que les sergents majors portent une rangée de fils dorés par dessus les trois rangées de franges de couleur.

25. Caporal de grenadiers. Deux galons de fils aurore au-dessus de chaque parement.

26. Caporal fourrier de fusiliers. Comme le caporal, avec en plus sur chaque bras un galon d'or faux cousu sur du drap rouge et fixé au-dessus du coude.

27. Sergent de fusiliers. Un galon d'or faux cousu sur du drap rouge cousu au-dessus de

chaque parement. En outre, au-dessus de dix ans d'ancienneté, il a droit à un chevron, ou « brisque », de galon écarlate cousu en haut du bras gauche comme le règlement du 14 juillet 1804 l'y autorise. Ajoutons qu'il arrivait quelquefois que les parements soient ouverts en dessus sans patte apparente, comme représenté ici.

28. Sergent-major de voltigeurs. Deux galons dorés cousus sur du drap rouge au-dessus de chaque parement. Comme il a plus de quinze ans d'ancienneté, il porte deux chevrons écarlates cousus sur le bras gauche avec un maximum de trois au-dessus de vingt ans de présence.

29. Vaguemestre. La création de cette fonction dans chaque régiment d'infanterie remonte au 9 septembre 1799. Depuis le décret du 27 août 1801, il est choisi par le chef de corps parmi les sergents majors de fusiliers les plus anciens. Sur chaque manche sont cousus deux galons dorés, séparés par une soutache également dorée. □

1. On nommait petite musique la réunion d'instrumentistes ne réclamant pas d'études très poussées, tels que la grosse caisse, la caisse claire, les cymbales, le triangle, le chapeau chinois, etc. Les autres instruments dits « à vent » tels le basson, la clarinette, le hautbois etc. étaient tenus par des musiciens « gagistes » nommés ainsi parce qu'engagés par contrat.

2. Surnommés par les historiens « les sept torrents » chacun des sept corps d'armée compte en moyenne trois divisions d'infanterie comprenant de trois à cinq régiments, une division de cavalerie légère formée de neuf à douze escadrons de hussards ou de chasseurs à cheval chargés d'éclairer la marche, le tout accompagné d'une quinzaine de compagnie d'artillerie à pied ou à cheval, une compagnie, d'ouvriers, de pontonniers ainsi que du train. Chaque corps d'armée est sous les ordres d'un maréchal soit Bernadotte pour le premier, Davout pour le 3^e, Soult pour le 4^e, Lannes pour le 5^e, Ney pour le 6^e et Augereau pour le 7^e. Seule exception à cette règle, le 2^e corps qui est sous les ordres de Marmont, alors « simple » général en chef.

3. Sous la révolution et l'empire, les régiments d'infanterie de ligne et légère ont exactement la même formation.... Outre les uniformes. Les seules différences sont qu'un soldat d'élite porte le nom de grenadier dans la ligne et carabinier dans la légère. Les compagnies du centre sont formées de fusiliers dans la ligne et de chasseurs dans la légère.

4. Jean François Aimé Dejean né le 6 octobre 1749 est un ancien officier du génie. Général de division en 1795, conseiller d'État en 1799, il est nommé ministre de l'administration de la guerre le 12 mars 1802 au 2 janvier 1810. Grand aigle de la légion d'honneur en 1805, comte d'empire en 1808 il prend la direction de l'école Polytechnique en 1814. Pair de France au cent jours, radié puis de nouveau pair de France en 1819 il meurt à Paris le 12 mai 1824, il avait 74 ans.

5. Groupée en associations de marchands dès le XII^e siècle, la Hanse teutonique est une puissance de premier ordre jusqu'à la fin de la guerre de trente ans. En 1669, la Hanse ne comprend plus que les villes de Lubeck, Brême et Hambourg qui portent le nom de villes hanséatiques.

6. Sur la planche 200 du « Plumet » nous avons représenté tous les détails de cette magnifique cuirasse de Napoléon et de son casque, livrés le 16 juillet 1807 par Régnier, conservateur du dépôt de l'artillerie. Qu'il nous soit permis de saluer Madame Ducourtial qui, en 1980, alors qu'elle occupait le poste de conservateur du musée de la Légion d'honneur nous a permis de photographier cette illustre relique, parfaitement inconnue d'ailleurs de la plupart des amateurs d'histoire napoléonienne.

7. Le 5^e bataillon dit « de dépôt » est chargé de l'instruction des conscrits et de ce fait ne comprend pas de compagnies d'élite. Il est établi dans la ville de garnison du régiment. En moyenne les exercices ont lieu trois ou quatre fois par semaine suivant les besoins. Dans un délai très court, les jeunes soldats rejoignent les bataillons de guerre et les compagnies auxquelles ils sont affectés.

8. Théophile Malo Corret de La Tour d'Auvergne a 47 ans quand, le 28 juin 1800, la lance d'un uhlan autrichien l'envoie rejoindre ses ancêtres. Le cœur du « premier grenadier de France » est alors déposé dans une urne d'argent qui porte un grenadier-fourrier placé aux côtés du porte-drapeau. A l'appel du nom du héros, un des caporaux de la compagnie de grenadiers du second bataillon répond : « mort au champ d'honneur ! »

Après l'interdiction de l'Empereur, l'urne fut remise dans le bureau du colonel du 46^e jusqu'en 1814, puis rendue à la famille. Le plaстрon de velours qui servait à la porter est conservé à Paris, au Musée de l'armée.